N° 21. JUIN 1921.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La vie spirituelle avec le Christ en Dieu

I

Vue d'ensemble de la vie spirituelle

Saint Paul a merveilleusement résumé l'ensemble de la vie spirituelle en un de ces textes concis où il sait enfermer tant de profondeur doctrinale : *Vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu* (1). Quelle manière d'interpeller des vivants : « Vous êtes morts ! » Et aussitôt, par une de ces antithèses dont il sait tirer de si opportunes leçons, il ajoute : « Et votre vie... » Quel langage : être morts et avoir la vie ! — Oui, précisément parce qu'on est mort à la nature, on a la vie qui demeure, la vie qui n'a pas de déclin, la vie qui est déjà pleine d'éternité. Mais cette vie est cachée avec le Christ, lumière qui éclaire tout homme à son arrivée en ce monde, soleil de toute existence et de tout bonheur. Or cette lumière nous dérobe au monde pour nous jeter dans les abîmes divins : *In Deo*...

(1) Col., III, 3.

Tel est le programme de la perfection que trace l'éloquence de l'Apôtre : *Vous êtes morts* : première période, le renoncement. *Votre vie est cachée avec le Christ* : seconde période, l'imitation de Notre-Seigneur. *Cachée en Dieu* : dernière période ou terme suprême, l'union qui doit devenir définitive et s'achever dans la vision et l'amour béatifiques.

La première période est appelée communément, depuis l'époque de Denys, la voie purgative, parce qu'elle doit nous dégager de l'élément terrestre, afin que la place soit libre pour Dieu et que Dieu la remplisse tout entière. Tant que nous n'aurons pas entrepris cette purification universelle, nous resterons de véritables enfants qui n'ont pas encore appris les premiers éléments dans l'école de la perfection. Notre-Seigneur n'a pas enseigné d'autre voie : « *Si quelqu'un veut venir après moi* — Que faut-il donc, ô bon Maître ? Faut-il avoir le génie, le talent, la fortune, la santé ? Moins que cela, car les simples, les pauvres, les infirmes sont mes élus, mais plus que cela : *Qu'il se renonce.* — Est-ce seulement pour une élite, pour les héros du surnaturel, pour les géants de la sainteté ? — C'est une loi universelle, indispensable, pour *quiconque* veut venir après moi : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum.* — Est-ce seulement pour les circonstances grandioses, extraordinaires, où l'humanité doit se surpasser et où la grâce elle-même est à son apogée ? — C'est pour tous les jours et d'une manière constante ; car la croix quotidienne est la condition imposée à qui veut me suivre : *Et tollat crucem suam quotidie et sequatur me* » (Luc, IX, 23).

La seconde phase est appelée la *voie illuminative*. Ce terme de lumière est un de ceux dont se sert le plus souvent la sainte Écriture pour désigner l'état de grâce et l'exercice des vertus. « La voie du juste, dit le Saint-Esprit, est une clarté grandissante, qui va jusqu'au grand jour » (Prov., IV, 18). Puisque Notre-Seigneur est la lumière du monde, l'imitation de Jésus est une œuvre de clarté. De même que dans l'âme du pécheur il fait nuit et

il fait froid, dans l'âme du juste il fait clair et il fait chaud. Le Christ est notre soleil et les vertus évangéliques s'allument comme autant d'étoiles au sommet de notre âme. Nous pouvons donc faire chez nous de la beauté par l'imitation de Jésus-Christ : *Debout, vous qui dormez, le Christ deviendra votre lumière* (1).

Là ne s'arrête pas l'âme chrétienne : elle sait que le terme consiste à se cacher et à se perdre en Dieu : *vita abscondita cum Christo in Deo*. Pour le monde, la vie qui compte et qui est appelée la vie intense est celle qui a de l'éclat et qui fait du bruit. Pour les saints, la vraie vie est intérieure, c'est l'intimité avec Dieu, au point de ne faire avec lui qu'un esprit et qu'un cœur, c'est-à-dire d'avoir les *pensées* de Dieu, les *volontés* de Dieu, les *sentiments* de Dieu. Bien que mystérieuse et cachée, elle est toute féconde ; parce qu'elle est pleine de Dieu, elle doit s'épanouir sur les âmes, transformer l'humanité, en lui communiquant le principe du salut qui part de l'éternité et rejaillit jusqu'à l'éternité. *Fons aquae salientis in vitam æternam* (Joan., IV, 14).

Ces trois états, quoique distincts, ne devraient pas être séparés.

Il est vrai que l'un d'eux peut prédominer en certaines existences. Ainsi dans les commençants, c'est davantage la voie purgative ; dans ceux qui ont déjà fait des progrès, c'est la voie illuminative ; pour ceux qui se sont exercés dans les longues pratiques de la vie parfaite, ce doit être spécialement la voie unitive. De même certaines périodes de l'année liturgique sont spécialement consacrées à l'une de ces voies spirituelles. L'Avent et le Carême prêchent davantage la vie de renoncement. Noël et les fêtes qui l'accompagnent nous disent surtout le mystère de la lumière et nous recommandent de devenir aimables, doux et humbles de cœur, gracieux, comme Jésus, qui est véritablement le charme de Dieu montré aux hommes. *Elle est*

(1) « Surge qui dormis... et illuminabit te Christus » (Eph., V, 14).

apparue à tous les hommes, disait saint Paul (Tit., II, 11), *la grâce du Sauveur notre Dieu*. Jésus à la crèche est l'apparition du gracieux, il est l'agrément de Dieu mis à notre portée.

A Pâques, à la Pentecôte, à l'Assomption, à la Toussaint, c'est spécialement la voie unitive, par la contemplation de ces mystères de l'au-delà où l'âme est transformée en Dieu, et par notre contact avec l'Esprit-Saint qui devient, pour ainsi dire, notre cœur, de même que le Christ est notre tête. Le rôle de la tête apparent et extérieur est réservé au Christ à raison de son Humanité visible ; l'influence du cœur, cachée, tout intérieure, convient mieux à l'Esprit-Saint, qui vivifie l'Église et nos âmes par une opération secrète et mystérieuse. La perfection pour nous consiste à rester unis avec le cœur, le Saint-Esprit, et avec la tête, le Christ, lequel nous unira au Père, source première de tout bien. Et voilà comment la vie liturgique peut devenir pour nous la vie cachée avec le Christ en Dieu jusque dans les abîmes de la Trinité. Mais toujours et en toutes circonstances, les âmes surnaturelles doivent en quelque manière unir ces trois états. Celles qui ont peiné de longues années dans l'exercice de la vertu et se sentent éprises du besoin de la contemplation doivent s'assujettir encore aux lois du renoncement, et celles qui commencent doivent aspirer à l'union, raison dernière de nos efforts.

La manière la plus efficace pour unir ces divers états, c'est la dévotion à Notre-Seigneur (1). Il y a dans le Christ trois abîmes, dont la contemplation fera nos délices dans la bienheureuse éternité : l'abîme du cœur, l'abîme de l'âme, l'abîme de la divinité (2). En nous mettant en com-

(1) Le P. Dom de Puniet a expliqué excellemment dans cette revue (août et septembre 1920) comment Louis de Blois trouve le secret de la perfection dans la dévotion au Verbe incarné.

(2) Nous avons essayé de montrer dans notre livre *Le Rosaire et la sainteté* comment le Rosaire nous révèle le cœur, l'âme et la divinité de Jésus. (Paris, Lethielleux.)

munication avec le cœur et l'âme dans les mystères de la vie souffrante, nous apprenons le renoncement et les lois de la vie purgative ; notre contact avec le cœur et l'âme de Jésus-Enfant, de Jésus adolescent, de Jésus enseignant, prêchant, travaillant et rachetant le monde, nous fera entrer dans les splendeurs de la voie illuminative ; et comme ce cœur et cette âme sont inséparables de la divinité, nous sommes introduits ainsi dans les profondeurs de la voie unitive, *in Deo*.

Le cœur, l'âme, la divinité de Jésus, voilà les trois tabernacles que nous devons habiter à la fois. Telle est la science suréminente de la perfection que prêchait l'Apôtre : *la vie cachée avec le Christ en Dieu.*

Nous avons étudié le cœur dans notre article de juin 1920. Il nous reste à pénétrer plus complètement dans l'âme et la divinité.

II

La vie cachée avec l'âme sainte de Notre-Seigneur

Cette vie demande que nous pensions à l'âme de Jésus et que nous vivions avec elle.

On pense irrésistiblement à ce qui est pureté et beauté. Or les Saints Livres célèbrent en maints passages les charmes du Messie-Roi, le plus beau des enfants des hommes, du Bien-Aimé que l'Épouse ne consent jamais à quitter (1). Ces expressions peuvent s'entendre non seulement de la beauté divine, mais encore de la beauté physique de l'humanité tout entière. Si quelques écrivains ecclésiastiques des premiers siècles, comme Tertullien et Clément d'Alexandrie, ont pensé que le Christ s'était présenté au monde avec des dehors chétifs et sans attraits, la plupart des Pères estiment que le corps du Verbe incarné, produit par miracle, fut comme l'idéal de la beauté sensible,

(1) Ps. xliv, 3, 5 ; — Cant., i, 15.

beauté toutefois sereine et purifiante, qui demande, pour être comprise entièrement, le regard d'une âme intérieure.

Mais c'est surtout l'éclat de l'âme qui est la véritable beauté. La splendeur de l'âme reflétée sur les parties du corps bien proportionnées fait la beauté physique ; la splendeur de l'âme sur nos facultés spirituelles, sur les œuvres de notre esprit, fait notre beauté intellectuelle ; la splendeur de l'âme sur les actes humains fait la beauté morale. Dans une belle physionomie, c'est l'éclat de l'âme qui se traduit par le corps ; dans un beau poème, c'est l'éclat de l'âme qui se traduit par l'intelligence ; dans une belle action, c'est l'éclat de l'âme qui se traduit par la volonté.

On a connu des personnes qui auraient tout abandonné pour le charme exquis d'une âme parfaitement belle et parfaitement pure ; au dire de sainte Catherine de Sienne, la vue d'une âme en état de grâce suffirait pour nous jeter dans une extase d'admiration et de joie. Que sera-ce donc de contempler l'âme de Jésus-Christ, cette créature achevée qui est le type du monde humain, qui touche à la personne divine, source de toute beauté, qui réunit en elle tout ce qu'il y a de grand, de généreux, d'exquis dans l'âme des artistes, des orateurs, qui dépasse le génie, qui est, pour ainsi dire, l'idéal spécifique réalisé ?

Les diverses beautés de notre univers se ramènent à trois : la beauté du gracieux, comme l'aurore, la lumière, les fleurs ; la beauté du sublime, comme les profonds abîmes, les montagnes gigantesques, l'immensité des cieux ; la beauté de l'héroïsme dans ces soldats qui défendent jusqu'à la mort les derniers plis tout sanglants du drapeau, dans ces mères vaillantes dont le dévouement fait des prodiges, dans tous ces saints que l'Église place sur les autels et qui paient ce tribut suprême de l'héroïsme, comme les martyrs ont payé le tribut de leur sang... Toutes ces beautés sont réunies dans l'âme de Jésus à un degré suréminent. Quelle aurore ou quelle lumière peut se comparer avec cette âme dans laquelle il

fait toujours clair, par les dons du Saint-Esprit, et toujours chaud par la charité parfaite? Quelles fleurs peuvent nous donner une idée des vertus qui s'épanouissent dans l'âme du Sauveur sous le soleil de la grâce? Le sublime des cieux, des montagnes et des océans, approche-t-il quelque peu du sublime de cette âme qui renferme tous les trésors de la sagesse, de la science et de la grâce? (Col., II, 3.) L'héroïsme des grands hommes, des saints ou des martyrs n'est qu'une imitation lointaine de l'héroïsme indéfectible de notre Rédempteur.

La théologie (1) nous enseigne que, dès le premier instant de l'Incarnation, la grâce a été versée dans l'âme de Notre-Seigneur avec une telle plénitude qu'elle en a rassasié toutes les capacités, de sorte que Dieu, de sa puissance ordinaire, ne saurait y ajouter, de même qu'on ne peut ajouter à l'abîme quand l'abîme est comblé. Or les vertus dérivent de la grâce sanctifiante comme la lumière du soleil, comme la chaleur du foyer, comme les propriétés de la nature, comme les facultés de l'essence; elles doivent donc se trouver au niveau de la grâce, et quand celle-ci est à son apogée, les vertus sont au suprême degré, qui est l'héroïsme. C'est ce qui se réalise dans le Christ. Quoique infusées surnaturellement, elles ne demeurent pas stériles ou oisives en lui; car il jouit, dès le début, d'une science complète qui permet aux vertus de s'épanouir en pleine lumière et à tout l'organisme surnaturel de déployer son entière activité. Voilà cette admirable germination des vertus dans la terre embaumée qu'est l'humanité de Jésus : aucune n'est gênée dans son développement, et comme une virginité féconde, toutes donnent leurs fruits sans cesser d'être fleurs. Elles sont toujours héroïques, mais surtout dans les actes suprêmes de la passion rédemptrice qui comblèrent la mesure des mérites et des satisfactions.

(1) Voir S. Thomas, III^a p., q. 7, et ses commentateurs; le P. Monsabré, 40^e Conf.; notre livre *Le Mystère de l'Incarnation*, IV^e partie.

Dans la vie des saints nous pouvons dire parfois : Voici l'héroïsme qui passe! Dans la vie du Christ, il faut dire toujours : Voici l'héroïsme qui demeure, l'héroïsme à jet continu.

Ainsi donc avoir la révélation de l'âme de Notre-Seigneur, c'est voir la beauté du gracieux, la beauté du sublime, la beauté de l'héroïsme...

En attendant la vision de l'au-delà, nous essaierons de contempler cette âme dans les mystères de Jésus enfant, de Jésus adolescent, de Jésus prédicateur, apôtre et rédempteur. Une telle méditation ne peut être que fructueuse, pour le fidèle qui sait dire, du cœur comme des lèvres, l'invocation de saint Thomas d'Aquin et de saint Ignace de Loyola : *Anima Christi, sanctifica me* : Ame du Christ, sanctifiez-moi! Elle peut nous sanctifier parce qu'elle est unie à la divinité, source de toute sainteté, et parce qu'elle nous a mérité le salut. Et par là même nous arriverons à vivre de sa vie et à aimer de son amour. Et c'est le second enseignement qu'il nous reste à exposer.

*
* *

Il est un moment de notre journée où l'âme du Christ vit avec nous : le moment de la communion, qui nous donne avec elle des pensées communes, des affections communes, en un mot, une vie commune.

Après que les saintes espèces sont consommées, l'âme adorable ne reste plus avec nous. Il faut écarter énergiquement les exagérations pieuses de certains écrivains, même contemporains, qui tiendraient à faire croire à une présence spéciale de l'âme de Jésus après la communion, même lorsque son corps nous a quittés. C'est un principe irrécusable en théologie que l'âme du Verbe incarné, désormais inséparable du corps glorieux, n'est présente que là où se trouve ce corps, c'est-à-dire au ciel et dans chaque hostie consacrée aussi longtemps que durent les espèces sacramentelles.

Quand nous disons que nous devons vivre avec elle, nous entendons que l'on doit *participer* à sa triple vie, qui est la vie de la *science*, la vie de la *volonté*, la vie des *affections*.

La première activité d'une âme raisonnable est la connaissance, la pensée, la science, la sagesse : c'est par là que nous communions à l'ange et à Dieu. Or toutes les richesses intellectuelles qui ornent le monde des esprits sont concentrées dans l'âme du Verbe incarné : la science *acquise*, comme celle du génie, car même au point de vue humain Notre-Seigneur est la plus grande intelligence qui fut jamais ; la science *infuse*, comme celle des anges, car le roi ne saurait manquer d'une perfection qui embellit ses sujets ; la science divine ou la vision *intuitive*, comme celle des bienheureux. L'Église nous assure que l'âme du Sauveur, dès le premier instant de l'Incarnation, a vu Dieu face à face et qu'elle a connu en lui tout le passé, tout le présent et tout l'avenir (1).

Notre piété a intérêt à savoir que l'Enfant de la crèche nous voyait déjà et dans son berceau nous appelait par notre nom, que l'Agonisant de Gethsémani lisait d'avance toute notre histoire, que le Mourant du Golgotha nous adressait sur sa croix des paroles d'amour tandis qu'il nous donnait toutes les gouttes de son sang rédempteur...

Si nous savons nous unir à cette âme dans les divers mystères que nous rappellent le rosaire et la sainte liturgie, des éclairs jailliront de son intelligence sur la nôtre, pour nous communiquer une vue plus complète des vérités du salut. Si notre devoir d'état est l'étude, nous trouvons notre force, notre joie et notre repos dans ce contact avec le Maître de tous les savants. Heureuse l'étude ainsi comprise.

(1) Le décret du Saint-Office du 7 juin 1918 déclare *certaine* la doctrine qui attribue à l'âme de Notre-Seigneur, dès le début, la vision béatifique et la connaissance de tout *le réel*, c'est-à-dire de tout ce que Dieu sait lui-même de sa science de vision (*Act. Apost. Sedis*, X, 282).

heureux les instants passés près de l'âme adorable de Celui qui fait les génies et qui fait les saints!

Puis la vie de l'âme, c'est le vouloir : on peut dire de quelqu'un qu'il déploie une vie intense quand il fait preuve d'une volonté énergique. Or la volonté dans l'âme de Jésus est la plus grande puissance de vouloir qui ait jamais existé dans l'humanité.

Quels furent les vouloirs de Notre-Seigneur? La gloire de Dieu et notre salut. Il disait lui-même : *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père* (Jean, IV, 34). Et comme la volonté du Père est notre sanctification (Thess., IV, 3), son vouloir est tout entier pour nous. Ainsi la vie de la volonté en Jésus était de mériter et de satisfaire pour le genre humain. Le mérite permanent, voilà aussi ce qui nous fera vivre, ce qui mettra dans notre existence la plénitude surnaturelle. Puisque dans les justes tous les actes bons sont méritoires, nous aurons des journées bien remplies, nous vivrons de belles années, nous participerons à la vie intense de la volonté du Sauveur, si nous fécondons nos œuvres par le mérite.

Enfin, ce qui complète la vie de l'âme, ce sont les affections et les sentiments. Notre-Seigneur, dont l'organisme formé par miracle était doué d'une sensibilité merveilleuse, a excellé dans toutes les affections qui ont fait tressaillir le cœur des hommes et surtout le cœur des saints. Qu'elles sont délicates ses tendresses pour Lazare et sa famille, pour le disciple bien-aimé! Cette émotion va jusqu'à se traduire par des larmes (Jean, XI, 35). Il met ses *joies* à procurer le bien de ses apôtres (Jean, XI, 15); il éprouve des *désirs* ardents de s'épancher avec ses disciples et de manger la pâque avec eux (Luc, XXII, 15); ses *tristesses* et ses *craintes* inénarrables sont encore pour nous, elles retentissent dans tout son corps et sont accompagnées d'une sueur de sang. Ce qui domine en lui, c'est la charité, la miséricorde, la compassion : *J'ai pitié de la foule* (Marc, VIII, 5).

Rappelons-nous la recommandation de l'Apôtre : *Ayez*

en vous les mêmes sentiments dont était animé le Christ Jésus (Phil., II, 5). Nous devons avoir en nous les sentiments, les affections du Christ Jésus, ces actes d'humilité, de pitié, de miséricorde, de compassion. Nous purifierons notre sensibilité en la mettant en contact avec la sienne, qui fut toujours harmonieuse et selon Dieu; nous garantirons les meilleurs droits de notre cœur en le reposant sur le cœur vierge de Jésus; et nos affections resteront pures, saintes et durables, si nous les greffons sur les siennes... *Ame du Christ, sanctifiez-moi* en me faisant communier à la vie de votre esprit, par la connaissance surnaturelle; à la vie de votre volonté par le mérite quotidien; à la vie de votre affection par les sentiments de la bonté, de la miséricorde, de la charité sous toutes ses formes...

Puisque l'âme est unie au cœur et que le cœur et l'âme sont inséparables de la divinité, nous habiterons à la fois les trois tabernacles, nous aurons notre asile aux sources mêmes de la grâce, de la sainteté et des joies véritables (1).

(*A suivre.*)

Fr. E. Hugon, O. P.
Rome, Collège Angélique.

(1) Nous recommandons, pour une étude plus complète, les ouvrages du Rme P. Dom Marmion, *Le Christ dans ses mystères* et *Le Christ vie de l'âme*, dans lesquels une théologie très substantielle, savoureuse, toute thomiste, constamment orientée vers la vie spirituelle, rend les meilleurs services à la piété.

Degrés de perfection dans la dévotion à Marie

De tout l'ensemble des actes qui constituent la dévotion à Marie on peut se demander quel est le principal, celui vers lequel la volonté doit surtout se porter, celui qui donne à tous les autres leur valeur et leur efficacité.

Assurément les actes qui se rapportent au culte extérieur, sous ses diverses formes, ont, quand ils sont accomplis selon les directions données par l'Église, une très grande utilité. Par eux, comme nous le rappelle saint Thomas (1), notre volonté est aidée à se porter plus facilement vers les actes qui doivent l'unir à Dieu.

C'est pour cette raison qu'en tout ce qui concerne le culte divin, l'Église encourage les pratiques extérieures, en règle l'usage dans sa sainte liturgie et demande que l'explication en soit donnée aux fidèles pour aider au développement de leur piété.

De ces pratiques extérieures, quand elles sont accomplies dans l'assemblée des fidèles, résulte aussi une édification commune qui excite et soutient la piété. D'ailleurs Notre-Seigneur a promis que les demandes collectives seront particulièrement exaucées (2).

Ce qui est extérieur dans la pratique du culte nous

(1) *Sum. Theol.*, II^{a} II^{ae}, q. 81, a. 17.
(2) Matth., XVIII, 20.

apparaît aussi très avantageux quand il s'agit de signes extérieurs auxquels Marie a promis d'attacher sa protection, ou d'images et de sanctuaires très honorés à cause de ses nombreuses interventions. Car toutes ces choses extérieures aident grandement la piété (1). Très louables sont donc ces pratiques de dévotion quand elles sont accomplies selon les directions de l'Église ; et très estimables, les fruits spirituels que l'on peut en retirer.

Mais Notre-Seigneur nous en avertit : c'est de notre cœur que tout ce que nous accomplissons tire sa valeur (2) ; c'est aussi des actes intérieurs, qui en sont le principe et la fin, que ces pratiques extérieures empruntent leur efficacité. Et de ces actes intérieurs, celui dans lequel tous les autres se résument, du moins lorsqu'il s'agit d'obtenir la protection de Marie, c'est la prière : prière directe à la Sainte Vierge afin d'obtenir par elle les grâces nécessaires, ou louange adressée à Marie et action de grâces à Dieu pour les insignes privilèges conférés à son auguste Mère. Louange et action de grâces qui sont en réalité une forme de la prière ou contiennent virtuellement quelque prière. Car pour nous, perpétuels mendiants devant la Majesté divine, selon l'expression de saint Augustin, nos besoins sont tels pendant toute la durée de notre pèlerinage terrestre que, même aux heures où, sans exposer directement ces besoins, nous nous bornons à louer Dieu et ses saints, nos actes de louange et d'action de grâces ont, aux yeux du Seigneur, la valeur effective d'une prière. N'est-ce pas ce que saint Paul nous laisse entendre quand il nous recommande d'offrir à Dieu pour tous nos frères des supplications et des prières, en particulier l'action de grâces (3)?

(1) Ce que dit S. Thomas (*Sum. Theol.*, II^a II^{ae}, a. 3, ad 2) des lieux sacrés, consacrés au service divin et excitant, à cause de cette consécration, la dévotion spéciale de ceux qui y prient, peut être appliqué à ces sanctuaires ou à ces choses saintes, relativement à la dévotion envers Marie.

(2) Matth., xv, 18 sq.

(3) I Tim., II, 1 sq.

N'est-ce pas aussi, pour ce qui concerne la très sainte Vierge, la pensée de l'Église? Car pendant longtemps, dans sa liturgie universelle, l'Église n'employa que la première partie de la Salutation angélique (1), toujours considérée comme contenant une prière à la Sainte Vierge, parce qu'en nous rappelant la plénitude de sa grâce et la puissance de sa protection, elle nous porte à la prier avec confiance.

C'est donc la prière ainsi entendue qui est l'acte principal de la dévotion à Marie, celui qui lui donne toute sa valeur et toute sa perfection. N'en doit-on pas conclure que le meilleur moyen d'apprécier la perfection de la dévotion à la Sainte Vierge, en vue d'obtenir sa constante protection (2), c'est de lui appliquer ce que nous savons être requis pour la parfaite efficacité de la prière? Applications que nous voudrions faire dans le présent article. Ce sera la suite naturelle de ce qui a été dit précédemment de Marie modèle et principe de notre perfection (3). Car la participation aux fruits salutaires de cette dévotion sera d'autant plus abondante qu'on la réalisera d'une manière plus parfaite (4).

(1) Dans le Bréviaire romain, jusqu'en 1568, l'*Ave Maria* avait pour terminaison *benedictus fructus ventris tui Jesus. Amen.* Ce fut le pape saint Pie V qui, dans la réforme du Bréviaire, en 1568, fit insérer la formule actuelle, déjà depuis quelque temps en usage dans diverses liturgies particulières.

(2) C'est à ce point de vue particulier que les théologiens, les auteurs ascétiques et les prédicateurs se placent habituellement pour apprécier la perfection de la dévotion à Marie, en la recommandant à toutes les âmes chrétiennes. C'est aussi l'aspect sous lequel nous la considérons dans cet article.

(3) Notons, en passant, que c'est d'après les mêmes principes que l'on apprécie, en théologie, l'assurance du salut éternel toujours attribuée à la dévotion à Marie par la tradition catholique; qu'il s'agisse de cette dévotion d'une manière générale ou de promesses spéciales pour certaines pratiques. L'assurance du salut éternel est d'autant plus grande que la dévotion possède, d'une manière plus parfaite, les qualités qui rendent la prière efficace.

(4) Il semble d'ailleurs que, pour les âmes dévouées à Marie, la description de ces divers degrés de perfection est le meilleur moyen

*
* *

La première disposition requise pour la pleine efficacité de la prière est que l'âme soit unie à Dieu par la charité, ou que du moins elle en ait quelque désir initial. C'est l'enseignement plusieurs fois répété de la Sainte Écriture, affirmant que les supplications de l'âme juste sont particulièrement agréables à Dieu et exaucées par Lui (1).

Parlant de la prière du pécheur, saint Thomas assure qu'elle est exaucée seulement dans la mesure où elle a pour but, non la satisfaction de ses désirs de pécheur, mais quelque bien se rapportant au salut. Ce qui suppose que l'âme se détourne du péché ou du moins qu'elle a le désir de s'en éloigner.

C'est donc tout d'abord d'après le degré d'union habituelle de l'âme avec Dieu, au moins de désir initial d'une telle union, que doit être appréciée la parfaite efficacité de la dévotion à Marie.

Au degré initial, le pécheur commence à se diriger vers Dieu; il en a au moins quelque désir, et, avec des dispositions suffisantes pour être exaucé, il recourt à Marie pour obtenir d'Elle la force de triompher entièrement de l'attache au péché, contre laquelle sa volonté est encore trop faible.

A un degré plus élevé, sont les âmes libres de toute attache à la faute grave, et résolues à une vie chrétienne

de les porter à corriger ce qui est susceptible de l'être, et à tendre vers un idéal plus élevé. N'était-ce point ce que faisait saint Paul, quand il disait aux fidèles de Corinthe : « Je vous montre une voie encore plus excellente » (I Cor., XII, 31).

(1) « Le juste mettra tout son cœur à veiller dès le matin près du Seigneur qui l'a fait et il priera devant le Très-Haut. Il ouvrira sa bouche pour la prière et il demandera pardon pour ses péchés. S'il plaît au souverain Seigneur, il le remplira de l'esprit d'intelligence. Alors il répandra, comme la pluie, les paroles de sa sagesse et, par sa prière, il rendra gloire au Seigneur » (Ecclésiastique, XXXIX, 6 sq.). C'est aussi l'enseignement de l'Épître de saint Jacques, V, 16 : « Très puissante est la prière assidue du juste. »

sérieuse, ou même à chercher la perfection chrétienne mais encore retenues par quelque affection à des fautes légères, empêchant leur pleine union avec Dieu. Imitant déjà partiellement l'éloignement de Marie pour le péché et son amour pour Dieu, ces âmes sont plus aimées d'elle et plus assurées de sa protection, quand elles la sollicitent avec les dispositions nécessaires.

Mais c'est surtout aux âmes pratiquant, à son exemple, une union plus parfaite avec Dieu et rejetant habituellement toute attache délibérée à toute faute même légère, que l'auguste Mère de Dieu communique abondamment ses largesses et faveurs spirituelles. La liturgie nous l'enseigne quand elle applique à Marie ces paroles que la sainte Écriture entend littéralement de la Sagesse éternelle : « Mon amour est à ceux qui m'aiment (1). » L'amour de Marie est donc en proportion de l'amour effectif que l'on a pour elle et qu'on lui témoigne, surtout en imitant son éloignement de tout péché et sa constante obéissance à la volonté de Dieu. Ainsi faut-il entendre les paroles de deux de ses plus grands serviteurs, saint Bernard et saint Bonaventure, exigeant quelque imitation de Marie pour que sa protection soit assurée (2). Voulons-nous cette protection dans sa plénitude ? Imitons parfaitement ses vertus. Si l'imitation reste initiale et imparfaite, les effets de la bienveillance de Marie ne pourront être que moins abondants.

Quant à la perfection de la prière considérée en elle-

(1) Livre des Proverbes, VIII, 17. Leçon du premier nocturne des Fêtes de la très sainte Vierge.

(2) « Pour obtenir le suffrage de ses prières maternelles, ne cessez pas de suivre ses exemples » (S. Bernard, *Homélie sur les paroles de l'Évangile « Missus est angelus Gabriel »*, Homél. I, 17 ; P. L., t. CLXXXIII, col. 70).

De même, saint Bonaventure affirme qu'il y a peu d'utilité à jeûner par amour pour Marie si cela n'est point accompagné de la prière fervente et de l'imitation de Marie. Car si l'on cesse de suivre ses exemples, on ne peut avoir en Elle une pleine confiance ni par là obtenir la grâce (*Sermons sur la très sainte Vierge, « De Annuntiatione »*, serm. V. *Opera*, Quaracchi, t. IX, p. 680).

même, il est tout d'abord requis qu'elle cherche les biens surnaturels, et qu'elle se porte vers les biens temporels dans la mesure seulement où Dieu les juge nécessaires ou utiles au salut (1). Même les conditions pour la demande légitime de ces avantages temporels observées, ce serait sans aucun doute la marque d'une dévotion encore imparfaite de ne solliciter ordinairement de la Mère de Dieu que de telles faveurs. Plus parfaites et par conséquent plus dignes d'être exaucées par Marie sont les demandes des âmes qui, mues par une plus vive charité, portent leurs aspirations surtout vers la pratique généreuse de la vertu, ou vers le bien majeur de l'Église, comme les y invite la liturgie (2).

La perfection de la prière se mesure aussi d'après le degré de ferveur de la volonté. Ferveur qui constitue vraiment la dévotion telle qu'elle est définie par saint Thomas (3) et ne doit pas être confondue avec la joie, suavité, satisfaction, spirituelle ou sensible, que l'âme éprouve parfois. Bonnes en elles-mêmes, autant qu'elles accompagnent la générosité de la volonté ou qu'elles aident à l'entretenir et à la développer, autant aussi que l'âme s'en sert à cette fin et qu'elle reste dans l'humilité, ces joies ou suavités ne sont point ce qui constitue réellement la dévotion, ni ce qui lui donne aux yeux de Dieu sa valeur effective.

Ce qui constitue la dévotion, c'est la prompte générosité de la volonté. Avec le secours de la grâce, celle-ci est tou-

(1) S. Thomas, *Sum. Theol.*, II^{a} II^{ae}, q. 83, a. 15 ; I^{a} II^{ae}, q. 145, a. 10.

(2) Dans l'Office liturgique de la très sainte Vierge et dans les messes célébrées en son honneur, l'Église nous fait demander surtout les biens éternels, les joies éternelles, la force contre les ennemis de Marie, c'est-à-dire contre toutes les sollicitations au péché, la sainte dilection, la crainte du Seigneur et la sainte espérance dont Marie est la Mère. Toutefois, l'Église, attentive à tous nos besoins, comprend d'une manière générale, dans ses supplications, tout ce qui nous est nécessaire puisque, dans plusieurs prières de l'Office de la très sainte Vierge, elle nous fait demander la délivrance de tous les dangers, la préservation de tous les maux.

(3) *Sum. Theol.*, II^{a} II^{ae}, qu. 82, a. 1.

jours en notre pouvoir, malgré toutes les difficultés, de quelque nature et provenance qu'elles soient; à condition toutefois que l'on suive l'instante recommandation de saint François de Sales : ne point perdre courage, attendre en patience le retour des consolations, ne laisser pour cela aucun exercice de dévotion, multiplier les bonnes œuvres et garder son cœur toujours résolu à vouloir aimer (1). Plus est grande cette générosité de volonté, surtout quand il s'agit d'actes habituellement accomplis, plus la dévotion est agréable à Dieu qui voit le secret du cœur et rendra à chacun (2) selon son mérite.

La prière ainsi offerte à Marie obtiendra sa protection d'une manière plus assurée et plus abondante, si elle est accompagnée de sacrifices fréquents (3), ayant pour objet quelque acte de vertu ou le soulagement des besoins de nos frères. Car Marie, dont les sacrifices au cours de sa vie furent incessants, à cause de son intime et toute volontaire coopération à la Rédemption, aime plus particulièrement les âmes généreuses qui pratiquent comme elle l'esprit d'abnégation et de renoncement, si recommandé par Notre-Seigneur et duquel dépend principalement notre progrès dans la perfection.

Plus parfaite encore est la dévotion des âmes qui, à la ferveur de la volonté et à la pratique de l'esprit de sacrifice, joignent l'apostolat habituellement exercé pour faire connaître et aimer Marie et conduire ainsi plus effectivement les âmes à leur salut. Cet apostolat témoignant d'un amour plus grand est récompensé par un plus grand amour, par conséquent par une protection plus spéciale de Marie. Conclusion nécessaire de la parole déjà citée que l'amour de Marie est en proportion de celui que nous lui témoignons. L'Église ne le dit-elle pas en appliquant à

(1) *Introduction à la vie dévote*, LV, 14.

(2) Matth., VI, 16.

(3) C'est l'enseignement du Catéchisme du Concile de Trente qui nous exhorte à joindre le jeûne et l'aumône à la prière, pour mieux assurer son efficacité (partie IV, *Quae ratio in orando requiritur*, XIII).

Marie les paroles de l'Ecclésiastique : « Ceux qui me font connaître auront la vie éternelle », par conséquent tous les secours qui doivent y conduire avec sécurité.

A la ferveur de la dévotion l'on doit, dans la prière, joindre la confiance. Et cette confiance gravit, elle aussi, divers degrés de perfection, à mesure que l'on écarte toute disposition opposée, à mesure surtout que l'on apporte une foi plus éclairée et plus complète dans l'éminente dignité de la Mère de Dieu et dans la toute-puissance suppliante qui en est la conséquence, d'après l'enseignement de l'Église et de toute la tradition catholique.

De cette parfaite confiance l'Église nous donne, dans sa liturgie, un exemple constant en appliquant à Marie les titres si expressifs de Mère de miséricorde, notre Avocate, notre Vie, notre Espérance, Porte du Ciel, Secours des chrétiens, Refuge des pécheurs, Vierge puissante, Vierge clémente. Et dans son enseignement doctrinal avec quelle force n'excite-t-elle pas cette confiance pleine à propos du saint Rosaire : « Il est impossible que celui qui se sera appliqué avec foi à la récitation de ces prières et à la méditation de ces mystères ne soit pas frappé d'admiration à cause des desseins de Dieu réalisés en cette auguste Vierge pour le salut commun des nations. Et avec une confiance joyeuse il s'empressera de recourir à sa protection avec cette supplication presque textuelle de saint Bernard : Souvenez-vous, ô très bonne Vierge Marie, que l'on n'a jamais entendu dire que celui qui recourt à votre protection, implore votre assistance ou sollicite votre faveur, ait jamais été abandonné (1). »

*
* *

Enfin, pour apprécier la perfection de la dévotion à Marie, on doit tenir compte de la persévérance avec laquelle

(1) Encyclique *Jucunda semper* de Léon XIII, du 8 septembre 1894, pour le mois du Rosaire.

elle est pratiquée, puisque la persévérance est une si nécessaire condition à la pleine efficacité de la prière. Très louable assurément est la persévérance constante dans la pratique quotidienne de quelques invocations à Marie, surtout quand elles possèdent toutes les qualités nécessaires pour être exaucées. C'est la pratique commune des fidèles, puisque les formules de prières du matin et du soir, habituellement employées, contiennent au moins quelques invocations à la Mère de Dieu. Mais bien plus louable est la constante fidélité de ceux dont la prière à Marie, offerte chaque jour avec les conditions requises, se rapprche davantage de l'instante recommandation de Notre-Seigneur : « il faut toujours prier et ne jamais se lasser (1). » A cette persévérance plus parfaite l'Église nous exhorte par son exemple incessant dans la sainte liturgie. Pour montrer que c'est par l'intermédiaire de Marie qu'elle offre à Dieu toutes ses prières, elle l'invoque au commencement et à la fin de chaque partie de l'office ; souvent même, la prière directe à Marie occupe la place principale. « Nous répétons tant de fois la même salutation à la Mère de Dieu, dit Léon XIII pour expliquer cette insistance, afin que notre prière, faible et imparfaite, soit soutenue par la confiance nécessaire, par le fait que nous supplions la très sainte Vierge d'implorer Dieu pour nous, comme en notre nom. Nos accents auront auprès de Dieu une grande faveur et une grande puissance, s'ils sont appuyés par les prières de Marie à laquelle Il adresse lui-même cette tendre invocation : Que votre voix résonne à mon oreille, car votre voix est douce (2). Pour cette raison nous rappelons tant de fois ses titres glorieux à être exaucée, en la saluant comme celle qui a trouvé grâce auprès de Dieu, comme Celle qui a été particulièrement comblée de grâce par Lui, de sorte que la surabondance en découlât, sur tous ; comme Celle à qui le Seigneur est attaché par l'union la plus grande qui fût possible ; comme

(1) Luc, XVIII, 1. — (2) Cantique des cantiques, II, 14.

Celle qui est bénie entre toutes les femmes, qui seule enleva l'anathème et apporta la bénédiction, le fruit bienheureux de ses entrailles, dans lequel toutes les nations seront bénies. Pour cette raison enfin nous l'invoquons comme Mère de Dieu. A cause de cette sublime dignité que n'obtiendra-t-elle pas, très certainement, pour nous pécheurs, et qu'y aurait-il que nous ne puissions espérer d'Elle pendant toute notre vie et dans notre dernière agonie (1). »

Que l'on ne craigne point, en donnant ainsi beaucoup à Marie, de diminuer ce qui est dû à son divin Fils. Car toutes les louanges adressées à la Mère se rapportent au Fils (2); et l'honneur rendu à la Mère va au Fils puisqu'elle est honorée à cause de son Fils (3).

Cette persévérance plus parfaite dans la prière très fréquente à Marie est particulièrement recommandée par saint Bernard comme le moyen le plus efficace pour obtenir l'assistance de Marie : « Si les vents des tentations s'élèvent, si vous heurtez les écueils des tribulations, regardez l'Etoile, appelez Marie. Si vous êtes ballottés par les vagues de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance, de la jalousie, regardez l'Etoile, invoquez Marie. Si la colère, l'avarice ou les sollicitations des sens agitent la barque de votre âme, regardez Marie. Si troublés par la grandeur de vos fautes, confondus par les reproches de votre conscience, effrayés par les rigueurs du jugement, vous commencez à être envahis par la tristesse et par le désespoir, pensez à Marie. Dans les dangers, dans les difficultés, dans les doutes, pensez à Marie, invoquez Marie. Qu'Elle ne s'éloigne point de votre bouche, qu'Elle ne s'éloigne point de cœur (4). »

(1) Encyclique *Jucunda semper* de Léon XIII, du 8 septembre 1894, pour le mois du Rosaire.

(2) S. Bernard, *Homélie sur les paroles de l'Évangile « Missus est Angelus Gabriel »*, IV; P. L., t. CLXXXIII, col. 78.

(3) S. Thomas, *Sum. Theol.*, III[a], qu. 25, a. 5, ad 2.

(4) *Op. cit.*, II, 17, col. 70.

Saint Bonaventure, reproduisant ces dernières paroles de saint Bernard, nous exhorte à aller souvent avec confiance à Marie trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et d'avoir le secours de la grâce. Car Marie est le trône où réside la grâce divine ; et nous devons aller à Elle avec une confiance certaine, comme à la Mère et à la Reine de la miséricorde (1).

*
* *

Donc, plus nous aurons le soin persévérant de donner aux actes intérieurs et extérieurs de notre dévotion tout ce qui constitue leur perfection, d'après l'étude que nous venons d'en faire, plus nous recevrons abondamment ; et plus nos désirs de perfection spirituelle seront pleinement satisfaits, selon la parole de Notre-Seigneur si consolante pour les âmes vraiment désireuses de leur propre perfection : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés (2). » En vérité Marie adresse la même parole aux âmes désireuses de posséder dans leur plénitude les heureux effets de sa protection maternelle, et accomplissant dans ce but ce qui dépend d'elles : elle aussi seront pleinement rassasiées.

Donc, que l'âme qui, sous ce rapport, pratique déjà avec perfection ce que Marie demande d'elle, augmente encore cette perfection. Que celui qui est juste, nous dit la sainte Écriture, augmente encore cette justice (3), par amour pour Dieu auquel tout notre amour est dû, par amour pour Marie qui ne mit elle-même aucune limite à l'accomplissement de ce que Dieu lui demandait. Que ce progrès

(1) S. Bonaventure, *Sermon cinquième sur l'Annonciation. Opera*, Quaracchi, t. IX, p. 680.
(2) Matth., v, 6.
(3) Apocalypse, xxii, 21.

constant ressemble à la marche ascensionnelle du juste vers la perfection, décrite par la sainte Écriture : « Le sentier des justes est comme une lumière brillante qui s'accroît en avançant et qui continue cet accroissement jusqu'au jour parfait (1). » Ce progrès sera d'autant plus réel et rapide que l'âme dévouée à Marie imitera ses vertus et travaillera à répandre sa dévotion par la parole si cela lui est possible, au moins par la prière et le sacrifice. Outre les grands avantages personnels que ces âmes en retireront, elles contribueront plus abondamment au bien de l'Église et à la sanctification des âmes.

Quant à la dévotion encore imparfaite, parce que l'âme n'est pas unie à Dieu par la charité, ou parce que la volonté se porte principalement vers les avantages temporels ou que la confiance et la persévérance n'ont pas la perfection désirable, le meilleur parti à suivre, dans la direction des âmes et dans la prédication, est de s'employer à perfectionner la dévotion naissante, plutôt qu'à l'accabler de reproches.

Une remarque, qui n'est pas sans intérêt au point de vue de l'enseignement ascétique, terminera cette courte esquisse. C'est que, d'après tout ce qui précède, il y a une proportion constante entre les degrés de la dévotion à Marie, tels qu'ils viennent d'être décrits, et ceux de la vie spirituelle répartis dans la triple voie purgative, illuminative et unitive.

Car la dévotion est d'autant plus parfaite qu'elle procède d'une âme habituellement plus fidèle à imiter Marie dans son éloignement du péché et dans son union avec Dieu. Et il est vrai aussi que, dans les prières habituelles, les dispositions de ferveur de la volonté, de confiance et de persévérance répondent assez exactement à la position de l'âme dans la hiérarchie des voies spirituelles.

Mais ce qui est particulièrement consolant pour tous les serviteurs de Marie, c'est que la dévotion envers Elle, si elle

(1) Proverbes, IV, 18.

est pratiquée d'une manière assez parfaite, est, à toutes les phases de la vie spirituelle, un des moyens les plus efficaces et les plus sûrs pour progresser dans le degré où l'on est, ne fût-on qu'au degré initial, et pour monter jusqu'aux degrés les plus élevés. Car Marie est « le meilleur guide et le meilleur maître pour faire connaître Notre-Seigneur (1). »

E. Dublanchy, S. M.

(1) Encyclique de Pie X *Ad diem illam*, du 2 février 1904.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

La lecture spirituelle
d'après les principes du B. J. Eudes

I. — Sa nature et son importance.

« Entre les saints exercices qui peuvent aider les âmes à se maintenir et à avancer dans le divin amour, écrit le B. J. Eudes, l'un des plus excellents est la lecture des livres de piété (1). » Cette lecture porte, de nos jours, le nom de lecture spirituelle. Ce qu'il y a de caractéristique dans la doctrine du Bienheureux, c'est qu'il la considère comme « une manière de faire oraison ». « La quatrième manière de faire oraison, dit-il, c'est par la lecture des bons livres (2). » Tout pénétré de la pensée du Maître : « Il faut toujours prier (3) », il conçoit la journée du chrétien comme une oraison continuelle ; et, d'après lui, la lecture spirituelle est l'un des moyens d'atteindre ce résultat. Les âmes intérieures auront déjà saisi la vérité de cette notion qui correspond bien à ce qu'elles désirent, à ce qu'elles veulent, quand elles lisent quelques livres de piété : se donner et s'unir à Dieu, c'est-à-dire renouveler et comme prolonger en elles les effets de la sainte oraison. Un exemple le fera voir plus clairement.

Le professeur de théologie ascétique et mystique qui lit les grands auteurs spirituels pour préparer son cours, le maître des novices qui approfondit Rodriguez et Saint-Jure pour y

(1) *Royaume de Jésus*, p. VI, § x. — (2) *Ibid.*, p. II, § xv. — (3) Luc, xviii, 1.

trouver les matériaux de ses conférences, ne font pas leur lecture spirituelle. Ils ne se livrent, à proprement parler, à cet exercice que quand ils lisent pour s'édifier eux-mêmes et pour progresser dans les voies de l'union à Dieu.

Sans doute, la lecture spirituelle prépare les apôtres, et l'on peut dire même, en général, que pour diriger les âmes avec efficacité et onction, il faut s'être ainsi pénétré soi-même des vérités divines d'une façon profonde et assidue. Pourtant, son but direct n'est ni l'enseignement, ni la prédication, ni telle autre forme d'apostolat : elle vise immédiatement à l'élévation de l'esprit et du cœur vers Dieu et à la ruine des obstacles qui s'y opposent. C'est donc bien une manière de faire oraison ; et de là il ressort tout d'abord qu'elle est d'une importance capitale pour la vie chrétienne et pour la vie religieuse. « Cet exercice est de très grande importance, déclare le B. J. Eudes, et opère dans l'âme les mêmes effets que l'oraison mentale (1). » Etablissons cette vérité.

On ne saurait assez répéter cette phrase du *Royaume de Jésus* (2) : « Le premier fondement de la vie chrétienne, c'est la foi » ; phrase qui, du reste, n'est que l'écho des textes bien connus de saint Paul : « Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu (3) ». « Le juste vit de la foi (4). »

Or, cette foi, parce qu'elle est, comme dit l'Apôtre, une « ferme conviction au sujet de ce qui n'apparaît pas (5) », se trouve menacée, dans son existence ou du moins dans ses accroissements, par les appétits déréglés de notre nature qui nous poussent impétueusement vers les choses sensibles, par les maximes du monde qui ne comprend que ce qui se voit et ce qui se touche, et par les exemples de tous ceux — et ils sont nombreux parmi les chrétiens — qui semblent ne vivre que pour le plaisir, sans songer qu'il y a en eux-mêmes une âme de baptisé. Toutes tendances qu'excitent et intensifient encore, soit les progrès de l'industrie moderne offrant chaque jour aux sens de nouvelles satisfactions, soit aussi et surtout cette multitude de livres de toutes couleurs et de toutes formes qui, s'adressant à la partie inférieure de l'homme, détournent de l'invisible et du divin.

A ces lectures sentimentales et parfois même sensuelles que

(1) *Royaume de Jésus*, p. II, § XV. — (2) *Royaume de Jésus*, p. II, § IV. — (3) Hebr., XI, 6. — (4) *Ibid.*, X, 36. — (5) *Ibid.*, XI, 1.

faut-il donc opposer pour en conjurer les pernicieux effets ? Précisément la lecture spirituelle. Son nom seul le dit : elle contrebalance victorieusement les tendances mauvaises de la nature en réveillant et en entretenant dans les âmes les tendances surnaturelles ; aux maximes et aux exemples du monde elle substitue les maximes et les exemples de Notre-Seigneur et des saints ; en un mot, elle est comme une invitation de tous les jours à regarder plus haut que la terre, vers Dieu et les choses de Dieu, et, par suite, elle contribue puissamment à ranimer ou à développer dans les cœurs chrétiens la foi, c'est-à-dire, selon les paroles du Concile de Trente, « l'origine même du salut, le fondement et la racine de toute justification », paroles qui en montrent l'importance pour la vie chrétienne.

D'autre part, la foi étant, dans l'économie surnaturelle, à la base même de l'amour, puisque, comme dit saint Thomas, c'est par elle qu'ici-bas « notre intelligence saisit l'objet de notre espérance et de notre amour » (1), on comprendra aisément comment, en sauvegardant ou en développant la foi, la lecture spirituelle excite et échauffe la sainte charité, cette vertu qui est la fin de toute la loi et sans laquelle l'homme ne verra jamais Dieu. Dès lors aussi on saisira mieux combien est vraie l'assertion du B. J. Eudes : « Entre les exercices spirituels qui peuvent aider les âmes *à se maintenir et avancer dans le divin amour*, l'un des plus excellents est la lecture des livres de piété. »

Aux âmes qui, dans le monde, risquent de s'éloigner de Dieu parce qu'elles ont une affection dérégiée pour quelque créature, et à celles qui, fidèles à Dieu, sentent pourtant le besoin de faire pour lui quelque chose de plus, nous recommandons d'une manière toute spéciale la méditation de ces paroles du Bienheureux : les unes y trouveront l'un des secrets les plus efficaces pour « *se maintenir dans le divin amour* » ; les autres, l'un des moyens les plus assurés d'y « *avancer* » rapidement. Si sur certains guéridons, à côté des livres simplement honnêtes, et sur certaines tables de travail, à côté des ouvrages scientifiques, l'on rencontrait quelque bon livre de lecture spirituelle, l'amour de Dieu refleurirait dans bien des âmes ou du moins y prendrait de magnifiques accroissements.

(1) Cf. *Sum. Theol.*, I^a II^ae, q. 62, a. 4 : « Per fidem autem apprehendit intellectus quae operat et amat. »

Cette importance de la lecture spirituelle n'est pas moindre pour les personnes qui vivent en communauté. Sans doute, par la nature même de leur vie plus retirée et plus recueillie, par les vœux aussi ou les promesses qu'elles ont faites, elles sont plus intimement unies à Dieu. Cependant, comme le faisait remarquer Bossuet, nous avons beau fermer « cent portes sur nous et mettre sur nous cent serrures, cent griffes, cent murailles closes, *le monde nous suit* (1) », et, avec le monde, son esprit d'attachement aux choses sensibles et son esprit d'aversion pour les choses invisibles, donc *pour les vérités de la foi*. Et précisément, à notre sens du moins, la plupart des imperfections et des manquements qui se produisent dans les communautés, au double point de vue de l'obéissance et de la charité, proviennent *de ce que l'on ne croit pas assez vivement, assez pratiquement*, pour ainsi dire, à cette vérité que *Dieu est présent et agissant dans la personne des supérieurs et du prochain*, et qu'*à Lui s'adressent*, en dernière analyse, *notre respect et notre amour*.

A ce manque d'esprit de foi la lecture spirituelle apporte justement le remède convenable, en rappelant les grands principes et les beaux exemples du divin Maître et des saints. Répétée tous les jours et faite en esprit d'oraison, elle est bien apte à combattre victorieusement ce naturalisme pratique. Elle est à la fois le tonique qui réconforte et le flambleau qui éclaire.

Mais là ne s'arrête pas son efficacité. Elle ne guérit pas seulement, elle ne préserve pas seulement les âmes religieuses de la tiédeur, elle les fait encore, si elles sont ferventes, merveilleusement progresser dans les voies de Dieu. « L'âme qui aime, dit saint Thomas, s'efforce par tous les moyens de scruter à fond tout ce qui concerne l'objet de son amour et de parvenir ainsi à ce qu'il y a en lui de plus secret (2)... » C'est pourquoi, dans les communautés religieuses, les personnes, et elles sont nombreuses, qui aiment Notre-Seigneur, sont tourmentées du désir de scruter à fond tous les replis de son Cœur sacré, afin de pouvoir en contempler les beautés, et en imiter les vertus. Or, cette tâche, la lecture spirituelle la leur facilite. Sur Jésus, sur sa sainte Mère, sur ses mystères, sur son Église, elle leur ouvre de splendides horizons, et, en même temps, elle est bien

(1) Bossuet, *Méditations sur la Cène*, p. II, 54e jour. — (2) *Sum. Theol.*, Ia IIae, q. 28, a. 2.

souvent pour elles comme une sainte messagère, dont Dieu se sert pour les encourager efficacement à la pratique toujours plus délicate et plus généreuse de telle ou telle vertu. En voici un exemple. « Un jour, raconte la Vénérable Mère Pelletier, on lisait au réfectoire la vie de saint Dosithée, dans laquelle il est rapporté qu'un religieux de son monastère le vit élevé bien haut dans la gloire, pour la perfection avec laquelle il avait pratiqué la vertu d'obéissance. Pendant tout le temps du dîner, mes larmes ne cessaient de couler. J'en arrosais mon pain, et *j'eus alors une vue si claire des beautés de l'obéissance, qu'à partir de ce moment, je conçus le plus grand désir de la pratiquer fidèlement* (1). »

Si la lecture spirituelle est d'une telle importance pour la vie religieuse et pour la vie chrétienne, on ne peut que se réjouir de l'abondante floraison de livres de spiritualité et d'hagiographie, qui constitue un des spectacles les plus consolants de l'heure actuelle. Bon nombre de prêtres et de religieux consacrent une grande partie de leur temps à cet apostolat du livre, qui complète et perpétue l'apostolat de la parole. Il est à souhaiter qu'à ce zèle de la part des écrivains corresponde un zèle égal des lecteurs. A côté des esprits qui se repaissent d'une littérature malsaine ou sentimentale, qu'il y en ait d'autres, et de plus en plus nombreux, passionnés pour les saintes lectures, où ils trouveront l'aliment de leur vie chrétienne ou religieuse, en sorte qu'ils puissent répéter avec l'apôtre : « Nos regards ne s'attachent point aux choses visibles, mais aux invisibles ; car les choses visibles ne sont que pour un temps, les invisibles sont éternelles (2). »

II. — Dispositions et Méthode.

La lecture spirituelle étant « une manière de faire oraison » et un moyen de s'unir à Dieu, elle doit conséquemment débuter par une fervente invocation à Notre-Seigneur ; car cette union, d'ordre surnaturel, ne peut être réalisée que par la grâce, qui est elle-même le fruit de la prière. Telle est aussi la recommandation du B. J. Eudes : « Ayez soin dit-il, au commencement de la lecture, de donner votre esprit et votre cœur

(1) *Entretiens et Instructions*, ch. LIII, p. 307. — (2) II Cor., IV, 3.

à Notre-Seigneur, et de le supplier qu'il vous donne la grâce d'en tirer le fruit qu'il demande de vous, et qu'il opère en votre âme par elle ce qu'il désire y opérer pour sa gloire (1). »

Hélas ! Que d'âmes qui profitent peu ou point de la lecture spirituelle précisément parce qu'elles n'implorent pas, avant de la commencer, le secours de la grâce ! Peut-on espérer retirer de cet exercice de bonnes pensées, de bons désirs, de bonnes résolutions, si l'on ne s'est pas mis au préalable en communication avec Celui qui en est la source ? A noter qu'il n'est pas besoin d'une longue supplication : un élan du cœur vers Jésus suffit, mais sincère et fervent.

Cette prière initiale a de plus l'avantage de plonger l'âme dans le recueillement voulu pour qu'elle puisse profiter de sa lecture. C'est qu'en effet, si nous sommes encore tout pleins de l'action ou des actions qui nous occupaient, nos yeux liront des phrases, mais celles-ci ne rendront pour notre cœur aucun son spécial, elles nous laisseront aussi froids, aussi arides qu'auparavant. C'est là, croyons-nous, une autre raison du peu de profit retiré parfois de ce saint exercice. Très habiles à ménager les transitions, quand il s'agit de leurs petits intérêts temporels, certaines âmes ne le sont pas autant en ce qui concerne les grands intérêts surnaturels : passant immédiatement d'une récréation ou d'un travail à une lecture spirituelle, elles apportent à celles-ci un esprit dissipé et préoccupé, partant incapable de s'assimiler et de goûter les vérités de la foi.

On sait la place immense que tient, dans l'ascétisme du B. J. Eudes, l'union intime du chrétien, en toutes ses actions, aux dispositions très pures et très parfaites avec lesquelles Notre-Seigneur accomplissait les siennes. La lecture spirituelle n'échappe pas à cette règle. « Afin de bien faire cette lecture, nous dit-il, souvenez-vous de ce qui est rapporté du Fils de Dieu, au chapitre quatrième de l'Évangile de saint Luc, à savoir qu'étant entré, en un jour de Sabbat, dans la synagogue, il prit un livre et lut, et lui offrez votre lecture en l'honneur de la sienne en cette sorte : O Jésus, je vous offre cette lecture en l'honneur de votre sainte lecture ; je veux lire *en union du même amour et des mêmes dispositions et intentions avec lesquelles vous avez lu* (2). »

Lire *en union du même amour avec lequel Jésus a lu* ! On sur-

(1) *Royaume de Jésus*, p. II, § XV. — (2) *Royaume de Jésus*, p. VI, § XI.

prend ici, dans un exemple concret, cette *conformité de cœur*, si l'on peut s'exprimer ainsi, que le Bienheureux a le constant souci d'établir entre le chrétien et son divin Modèle, ce qui est, à notre avis, le couronnement nécessaire de toute dévotion vraie et profonde au Sacré-Cœur. A l'imitation de la sainte Vierge qui, selon le joli mot de saint François de Sales, d'un bras travaillait et de l'autre « tenait son saint enfançon », nous devons, dans nos exercices de piété, rester étroitement attachés à Jésus en nous efforçant de reproduire en nous les dispositions et intentions de son cœur.

Prière à Jésus, union intime à l'amour avec lequel Jésus a lu, telles sont les deux dispositions principales requises par le B. J. Eudes pour la lecture spirituelle. Ainsi pratiquée, elle concourra très efficacement, pour sa part, à cette formation de Jésus en nous dont il fait la fin suprême de tous les exercices de piété.

*
* *

Quant à la méthode proprement dite, elle est extrêmement simple. Revenons encore, au risque de nous répéter, au principe qui domine et éclaire toute cette question, à savoir que la lecture spirituelle est une forme d'oraison. En elle devra donc se retrouver ce qui, d'après le Bienheureux, est essentiel à toute oraison, c'est-à-dire « une élévation respectueuse et amoureuse de notre esprit et de notre cœur vers Dieu, un doux entretien, une sainte communication de l'âme chrétienne avec son Dieu (1). » L'amour vole sans doute et rien ne peut empêcher son essor, mais aussi il s'arrête à ce qui lui plaît, à ce qui le touche, à ce qui l'intéresse. Ainsi fera l'âme aimante au cours de ses pieuses lectures : sachant qu'on peut être respectueux sans être guindé, elle ne se croira pas forcée de dévorer d'un trait des pages et des chapitres ; elle s'élancera ou s'arrêtera, selon les inspirations de l'Esprit d'amour. Car, enfin, dans un cœur qui, par la prière et par l'union intime aux dispositions de Jésus, s'est ouvert tout grand à la grâce, sans mettre par ailleurs d'obstacle à l'action divine, le Saint-Esprit agit certainement ; et bien souvent, sans qu'il s'en doute, ce cœur obéit à ses touches secrètes. A sa lumière, il comprend que tel

(1) Cf. *Royaume de Jésus*, p. II, § XI.

passage est plus particulièrement en harmonie avec ses besoins spirituels, qu'il apporte un remède efficace à un défaut dominant ou bien qu'il lui indique clairement ce que Jésus demande de lui. Alors il s'y arrête, il le savoure, il se l'assimile de telle sorte qu'il en fait comme un principe de conduite et d'action. Et de même qu'une oraison peut être très fructueuse, à répéter toujours à Dieu les mêmes actes de confiance et d'amour, ainsi une lecture spirituelle peut être excellente, lors même qu'on relirait sans cesse les mêmes pensées et les mêmes considérations.

Cette méthode si facile, si peu mécanique et si conforme à la fois à la nature de la lecture spirituelle et aux besoins des âmes, le B. J. Eudes l'a décrite en ces termes : « La quatrième manière de faire oraison, c'est par la lecture des bons livres, y lisant non à la hâte et avec précipitation, mais à loisir et avec application d'esprit à ce que vous lisez, *vous arrêtant à considérer, ruminer, peser et goûter les vérités qui vous touchent le plus*, afin de les imprimer dans votre esprit, et à en tirer actes et affections, *selon ce qui a été dit sur le sujet de l'oraison mentale* (1). » De cette méthode il a donné, du reste, un exemple concret, quand il a indiqué la manière de lire avec fruit l'ouvrage composé par lui et qui, dans sa pensée, devait être le livre de chevet de tous ses enfants : *La Vie et Royaume de Jésus*. « Si vous désirez, dit-il, faire un saint usage de ce livre et glorifier Dieu par le moyen des exercices qui y sont, lisez-le et vous en servez, non pas à la hâte et en courant, mais avec attention et application d'esprit et de cœur aux choses que vous lisez, spécialement à celles qui sont par manière d'élévation et de prière, *pesant, goûtant et digérant à loisir le sens et la substance des paroles qui y sont...* (2). »

Il y a sur ce point, comme sur plusieurs autres d'ailleurs, une étroite ressemblance entre la spiritualité du B. J. Eudes et celle de saint François de Sales. Celui-ci n'écrivait-il pas à un évêque de ses amis, à propos du *Mémorial de la vie chrétienne* du Père de Grenade : « Pour le lire fructueusement, il ne faut pas gourmander, *ains il faut le peser et le priser, et, chapitre après chapitre, le ruminer et appliquer à l'âme, avec beaucoup de considération et de prière à Dieu.* » Enfin n'est-ce pas *Bossuet* qui nous a laissé cette forte pensée : « La vérité est le pain de l'âme.

(1) *Royaume de Jésus*, p. II, § XV. — (2) *Ibid.*, Préface.

Il ne faut pas engloutir d'abord, pour ainsi parler, chaque morceau ; il ne faut pas sans cesse passer d'une pensée à une autre, d'une vérité à une autre ; tenez-en une, serrez-la jusqu'à l'incorporer, attachez-y votre cœur plutôt que votre esprit, tirez-en, pour ainsi parler, tout le suc à force de la presser par votre attention (1). »

De quelle utilité la lecture spirituelle ainsi faite peut être pour la prédication et, en général, pour l'apostolat, cela se devine aisément. Ecoutons là-dessus le Bienheureux : « C'est dans l'oraison que Dieu éclaire nos esprits, pour nous faire voir l'importance et la beauté des vérités chrétiennes, et qu'il embrase nos cœurs pour nous les faire goûter et aimer. *Et quand nous en sommes bien persuadés et vivement touchés, nous avons une grande facilité de les faire entendre aux autres et de les imprimer fortement dans les cœurs* (2). »

La lecture spirituelle fréquente et faite en esprit d'oraison, produit dans l'âme les mêmes effets que l'oraison. Un travail inconscient, mais réel, s'opère en nous : à force de se pénétrer des pensées et des sentiments de Notre-Seigneur et des saints, notre esprit et notre cœur se font plus surnaturels, plus portés aux choses divines, plus familiers avec elles ; et, quand il s'agit d'exprimer en public ces pensées et ces sentiments, nul effort, la parole coule de source, car ce qui est profondément empreint dans le cœur, se traduit facilement par les lèvres. L'auditoire comprend lui-même cette intimité du prédicateur avec les choses de Dieu, et il le distingue aisément de ceux qui, n'étant pas nourris intérieurement des vérités surnaturelles, ne peuvent apporter en chaire que des qualités oratoires, très belles peut-être au point de vue esthétique, mais impropres à conquérir les cœurs à Jésus-Christ. C'est pourquoi après l'oraison proprement dite, il n'y a rien de mieux, à notre avis, comme préparation à une prédication vraiment apostolique et efficace, que les lectures spirituelles si fréquentes dans les noviciats religieux ; elles donnent d'avance, pour ainsi dire, à la voix des futurs prédicateurs de surnaturelles intonations.

Les idées que nous venons d'exposer sont en opposition absolue avec une certaine curiosité spirituelle qui envahit les âmes

(1) *Méditations sur l'Évangile*, 21e jour.
(2) *Le Prédicateur apostolique*, ch. xxv, 4.

à l'heure actuelle. Notre société, à certains égards, ressemble à un monde de fiévreux ; on n'y voit qu'agitation et que crises. Or, cette nervosité, d'aucuns la transportent parfois dans leur vie spirituelle. Avec de très bonnes intentions sans doute, ils dévorent de nombreux ouvrages ascétiques, sans prendre le temps de se les assimiler ; d'où, chez eux, des malaises, des fatigues. On doit bien se garder de les imiter : mieux vaut suivre les idées du B. J. Eudes, de saint François de Sales et de Bossuet, et peser, goûter, digérer à loisir le sens et la substance des paroles qu'on lit, sans craindre, dans cet exercice, non plus que dans tous les autres, de pratiquer la sainte liberté des enfants de Dieu, en s'abandonnant aux inspirations de l'amour et de l'Esprit d'amour.

III. — La lecture d'Écriture sainte.

Sous leur identité spécifique, les âmes humaines cachent de très nombreuses différences individuelles. Leurs tendances et leurs besoins sont variés à l'infini. C'est dire que les mêmes livres de lecture spirituelle ne conviennent pas indistinctement à tous : il faudra faire un choix. Ce sera l'affaire de chacun ou, mieux encore, du confesseur ou du directeur. Ce n'est donc pas la nôtre. Aussi, sans nous engager dans la multiplicité des cas concrets, nous contenterons-nous d'énoncer deux principes qui nous semblent éclairer cette question d'une lumière assez vive.

Premièrement, la sainte Écriture doit être, pour tous les chrétiens, le premier et le principal livre de lecture spirituelle.

Deuxièmement, les autres livres de piété, quels qu'ils soient, doivent être en harmonie avec la vocation de chacun.

Exposons et commentons le premier de ces principes.

La piété contemporaine a une tendance manifeste à se nourrir de révélations privées. Il suffit, pour en être convaincu, d'avoir exercé le saint ministère dans des milieux de dévotion et d'avoir jeté un coup d'œil sur les catalogues des grandes librairies religieuses.

Si nous proscrivions d'emblée et sans nuances semblables lectures, nous ne serions guère d'accord avec le B. J. Eudes, qui a su tirer des Révélations de sainte Brigitte, de sainte Ger-

trude et de sainte Mechtilde des trésors de doctrine et de piété. Tout au contraire, nous croyons que, faites avec le discernement voulu, elles peuvent être utiles à bien des âmes. Nous ne saurions trop recommander, dans cet ordre d'idées, le livre où, sous ce titre « *Les Divines Paroles* », le P. Saudreau, O. P., a réuni « ce que le Seigneur a dit à ses intimes dans le cours des siècles chrétiens ». La dernière édition de cet ouvrage, considérablement augmentée par M. le Chanoine Saudreau, est particulièrement intéressante et met en un puissant relief ce besoin, pour ainsi dire, qu'éprouve le Sacré-Cœur de se communiquer à ceux qu'il aime.

En revanche, ce qu'il y a lieu, nous semble-t-il, de déplorer et de proscrire, c'est une certaine propension, souvent inconsciente d'ailleurs, à se nourrir trop exclusivement de révélations privées, et à reléguer au second plan, dans la vie spirituelle, la révélation publique et officielle faite par Dieu à son Église et consignée dans l'Écriture et la Tradition. D'où le danger de perdre, selon les expressions de saint François de Sales, cette « simplicité de foi par laquelle les saints ont marché sans visions ni révélations particulières, se contentant de croire fermement à la révélation de l'Écriture sainte et de la doctrine apostolique et ecclésiastique (1). »

Une révélation privée, si importante qu'elle soit, n'aura jamais la même autorité, la même infaillibilité que la sainte Écriture. Benoît XIV, dont la compétence en ces matières ne sera pas surpassée, ne voit dans les approbations données par l'Église aux révélations privées qu'une simple licence de proposer celles-ci comme probables et comme dignes de la pieuse créance des fidèles (2). La parole inspirée, elle, exige notre assentiment. Emanant de Dieu lui-même, créateur et sanctificateur de notre âme, sans qu'il soit possible d'élever même l'ombre d'un doute sur cette céleste origine, elle possède une vertu toute particulière, que saint Paul a exprimée en ces termes : « Elle est vivante, la parole de Dieu ; elle est efficace, plus acérée qu'aucune épée à deux tranchants ; si pénétrante qu'elle va jusqu'à séparer l'âme et l'esprit, les jointures et les moelles ; elle démêle les pensées et les sentiments du cœur (3). »

En elle l'âme baptisée, rendue participante par la grâce

(1) Cf. *Lettre* 172. — (2) Cf. Lejeune, *Manuel de théologie mystique*, p. 294. — (3) Hebr., IV, 12.

sanctifiante de la nature divine et orientée vers Dieu comme vers son centre par les trois vertus théologales, trouve l'aliment qui, seul avec la sainte Eucharistie, peut totalement la satisfaire par son harmonie parfaite avec cette nouvelle nature et ces nouvelles aspirations. Voilà pourquoi le B. J. Eudes considérait la sainte Écriture comme « le Cœur de Dieu, qui contient ses secrets et qui est le principe de la vie de ses enfants (1). »

D'ailleurs par ce terme de lecture spirituelle les saints n'ont bien souvent entendu autre chose que la lecture de la parole de Dieu qui était la nourriture de leur âme. On sait, par exemple, que saint Bernard étant un jour en train de se livrer à un travail manuel et réfléchissant en même temps aux saints exercices de l'homme intérieur, quatre grands degrés de la vie spirituelle se présentèrent en pleine lumière à son esprit : la lecture, la méditation, la prière et la contemplation. Or, voici comment il définit la lecture : « C'est, dit-il, la considération soigneuse et attentive des saintes Lettres : *Est autem lectio sedula cum animi intentione Scripturarum inspectio.*

Nous comprenons dès lors que, dans la liste des livres de lecture spirituelle que le B. J. Eudes dresse à l'usage des chrétiens dans le *Royaume de Jésus*, il assigne au « Nouveau Testament » la toute première place (2). Il joignait d'ailleurs l'exemple au conseil. Nous aimons à le contempler tel que nous l'ont représenté ses biographes, agenouillé devant le texte sacré comme devant « la relique la plus précieuse que Jésus-Christ nous ait laissée de Lui-même », demandant à la prière plutôt qu'aux livres l'intelligence des passages difficiles et transformant souvent sa lecture en un long acte d'amour, d'humilité et de reconnaissance.

Il importe grandement de revenir à ces idées et à cette pratique des saints, surtout à cette heure où le Pape Benoît XV, dans son Encyclique sur le 15e centenaire de la mort de saint Jérôme, vient de recommander aux fidèles la lecture de la sainte Écriture comme l'aliment par excellence de leur vie spirituelle et comme le guide le plus sûr vers les hauteurs de la perfection. Il faut que la lecture de la révélation publique et officielle faite par Dieu à son Église passe avant toute autre

(1) *Mémorial de la vie ecclésiastique*, p. III, ch. II. — (2) *Royaume de Jésus*, P. II, § XV. — (3) Joan., XV, 9.

lecture. C'était là un des grands désirs de Bossuet, et, par la direction qu'il imprimait aux âmes, il s'efforçait pour son compte d'en procurer la réalisation. Citons, entre beaucoup d'autres, ce passage d'une de ses lettres à Madame de Luynes : « Les paroles de l'Écriture, et surtout celles de l'Évangile, où Jésus parle par lui-même, sont le vrai remède de l'âme ; et une partie de la cure des âmes consiste à les savoir appliquer à chaque mal et à chaque état. C'est là du moins tout ce que je sais *en matière de direction, et il me semble qu'on s'en trouve bien*. Vous pouvez prendre de temps en temps le chapitre XII^e^ de saint Jean. En attendant que vous y reveniez, lisez le XI^e^ de saint Matthieu, que vous pouvez conférer avec le X^e^ de saint Luc, depuis le verset 17 jusqu'au 25^e^ ; vous y verrez la présomption et la hauteur d'esprit bien traitées. »

Quelle bonne et solide direction ! Le directeur n'est bien, en toute vérité, que « l'ami de l'Époux » qui lui fraye les voies, et c'est l'Époux lui-même qui dirige les âmes.

Les grandes révélations faites par le Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie sont splendides ; sur le développement de la dévotion à ce divin Cœur elles ont exercé une incomparable influence. Les âmes doivent les lire, s'en pénétrer, en vivre. Pourtant ces révélations, si belles et si entraînantes qu'elles puissent être, ne doivent pas leur faire oublier, pour reprendre le mot de Bossuet cité tout à l'heure, « les paroles de l'Écriture et *surtout celles de l'Évangile, où Jésus parle par lui-même* ». Que celles-ci, en raison de leur éminente dignité, de leur infaillibilité absolue, de leur souveraine efficacité, constituent l'objet premier et principal des lectures des fidèles, comme elles constituaient l'objet premier et principal de celles des saints.

Du reste, après la lecture méditée de certains textes de l'Évangile, on aperçoit mieux l'harmonie parfaite de plusieurs révélations de sainte Marguerite-Marie avec la sainte Écriture ; et ces révélations privées n'en revêtent à nos yeux que plus d'autorité et plus d'éclat. Par exemple, quand, dans l'Évangile de saint Jean, nous avons lu et savouré ces paroles du Fils de Dieu si chères au B. J. Eudes : « Comme mon Père m'a aimé, je vous ai aimés », ne comprend-on pas mieux le : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes » ? Cette immensité d'amour ne nous apparaît-elle pas sous un jour plus lumineux ? Et si nous étions tentés de douter de ces paroles du Sacré-Cœur,

leur conformité avec le saint Évangile ne serait-elle pas pour nous une précieuse garantie ?

Et, qu'on le remarque bien, ce disant, nous ne détruisons rien dans la vie du chrétien, nous n'interdisons ni à son esprit ni à son cœur de se nourrir des authentiques communications de Jésus à ses intimes amis, nous désirons seulement que celles-ci, dans ses lectures, soient mises au rang qui leur convient, c'est-à-dire après l'Écriture sainte. C'est ce que, dans son intéressant *Manuel de spiritualité*, M. le Chanoine Saudreau prescrit en ces termes : « Quels sont les livres qu'il convient de lire pour éclairer et accroître sa piété ? Au premier rang il faut mettre l'Écriture inspirée ou les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et plus particulièrement l'Évangile (1) ».

Ajoutons que, grâce aux nombreuses traductions et commentaires qui en ont été faits en langue vulgaire, la sainte Écriture est à la portée de tous. Signalons en particulier la *Sainte Bible d'après les textes originaux* par l'abbé Crampon, et aussi deux ouvrages qui, à notre sens, peuvent faciliter beaucoup aux gens du monde l'étude des saintes Lettres : les *Récits Bibliques* du Père Berthe et la *Vie de Jésus-Christ* du même auteur.

Des remarques qui précèdent jaillit spontanément une conclusion que nous tenons à indiquer. Plus un livre s'inspirera de la sainte Écriture, plus il aura de chances d'être vrai, exact, et de satisfaire les aspirations de l'âme. Pourquoi, par exemple, la *Vie et Royaume de Jésus* du B. J. Eudes est-il un livre si profond et si bienfaisant ? Précisément parce qu'il est constellé de textes de l'Évangile et de saint Paul, qui en forment la trame et la substance même. On est dans la paix, dans la sécurité, parce que l'on se sent sous la continuelle influence de la de la parole de Dieu.

Nous avons dit précédemment que la lecture spirituelle, comme tous les autres exercices de piété, a pour but dernier la vie et le règne de Jésus dans notre âme. Mais si les livres écrits par les saints contribuent efficacement à ce résultat, que dire des saintes Lettres, écrites par Dieu lui-même, et spécialement du Nouveau Testament, où Jésus nous parle et où tout nous parle de Jésus ? Aussi voudrions-nous voir toutes les personnes désireuses de vie intérieure se familiariser chaque

(1) *Manuel de spiritualité*, p. 257 (Amat, 11, rue Cassette, Paris).

jour davantage avec le livre divin et prier le Saint-Esprit, selon l'expression de B. J. Eudes, de faire de leurs âmes et de leurs corps « un évangile et un livre vivant, écrit au dedans et au dehors, dans lequel la vie intérieure et extérieure de Jésus, qui nous est représenté dans les saintes Lettres, soit parfaitement imprimée ».

IV. — La lecture spirituelle et la Vocation.

Ici-bas, toutes les âmes ont leur route tracée par Dieu, leur vocation propre, et, pour elles, la perfection et le bonheur consistent à la suivre fidèlement, sans s'en écarter jamais. « *Beati qui custodiunt vias meas* : Bienheureux ceux qui gardent mes voies », dit la Sagesse incréée (1). Cette idée si simple et si juste était particulièrement chère au B. J. Eudes. « Je ne sais point de plus grand secret, écrit-il, que de marcher notre grand chemin, sans nous mêler de rien, sinon de garder les commandements de Dieu et de l'Église et les règles de notre profession, et exhorter tout le monde, dans nos entretiens et dans nos prédications, à faire de même (2). » Que d'intéressantes conséquences découlent de ce principe ? Mais nous voulons nous restreindre au sujet qui nous occupe et seulement examiner pourquoi et comment, dans le choix des livres de lecture, chacun doit s'inspirer avant tout de la pensée de sa vocation.

Il y a entre l'intelligence et la volonté des relations si intimes que saint Thomas a pu dire : « L'acte de volonté n'est autre chose qu'une inclination qui a son principe dans une idée (3). » D'autre part, l'intelligence elle-même se forme et se développe dans le sens de ses lectures ; il suffit, pour s'en convaincre, de songer à l'influence énorme qu'exercent aujourd'hui sur les esprits, et, par voie de conséquence, sur les volontés, le journal et le roman. Si donc chacun d'entre nous imprègne fortement son intelligence, par des lectures spirituelles appropriées, de la pensée de sa vocation, quelle qu'elle soit, et de tout ce qui, de près ou de loin, s'y rapporte, il y a bien des chances pour que la volonté, ainsi illuminée, mar-

(1) Prov., VIII, 32. — (2) *Œuvres complètes*, t. X, lettre XXXII. — (3) Cf. *Sum. Theol.*, I^a, q. 87, a. 4.

che dans la même direction et corresponde fidèlement, avec le secours de la grâce qui ne manque jamais, aux desseins de Dieu sur lui.

Que si, au contraire, par des lectures spirituelles extrêmement disparates, l'esprit butine çà et là des choses très bonnes sans doute en elles-mêmes, mais peu en harmonie avec la vocation, la volonté, à son tour, se portera successivement dans les sens les plus divers, elle sera errante et vagabonde, et, au lieu de suivre le grand chemin de son devoir d'état, elle se lancera à l'aventure dans des sentiers détournés qui l'éloigneront du but fixé par Dieu à ses aspirations.

D'ailleurs, à vouloir être ainsi des touche-à-tout dans l'ordre spirituel, on perd certainement en profondeur ce qu'on gagne en superficie, car, selon la remarque si juste du Docteur Angélique : « Toute activité, quelle qu'elle soit, en se dispersant sur plusieurs objets, s'affaiblit (2). » C'est ce que saint François de Sales, à son tour, exprimait en ces termes : « Qui voit mieux voit moins, et qui voit plus ne voit pas aussi bien (3). » Ce même saint, dans un de ses plus charmants entretiens (4), met en scène deux religieuses de sa connaissance. L'une, « à force de lire les livres de la bienheureuse Thérèse, apprit si bien à parler comme elle, qu'elle semblait être une petite mère Thérèse, et elle le croyait. » L'autre, au contraire, papillonnait de droite et de gauche. « Il lui semblait qu'il y avait toujours quelque autre façon de se perfectionner que celle qu'on lui enseignait. » Et le bon évêque de Genève tire la morale de l'anecdote, en recommandant aux âmes le juste milieu entre ces deux excès, c'est-à-dire : « Désirer et savoir ce qui est nécessaire, et rien de plus. »

C'est ce juste milieu qu'observait si bien, sur le sujet qui nous occupe, l'angélique saint Jean Berchmans. Sans doute, il était, d'après ses propres expressions, « souverainement affectionné et adonné à la lecture spirituelle », mais cependant il ne lisait guère que les ouvrages les plus conformes à sa vocation. « C'était surtout, nous dit l'un de ses biographes dans les Constitutions, les Règles, les Annales, les Vies des Saints ou des Bienheureux de la Compagnie de Jésus » qu'il cherchait ses lectures de prédilection.

(1) *Ibid.*, I^a II^ae, q. 77, a. — (2) Cf. *Amour de Dieu,* liv. I, c. x. — (3) Cf. *Entretien* IX : « De la modestie ».

Cette fidélité à beaucoup lire dans le sens même de notre vocation rencontre, au dedans et au dehors de nous, certains adversaires qu'il peut être utile de dénoncer aux âmes, afin qu'elles se tiennent en garde contre leurs assauts.

A la recherche des livres de lecture spirituelle étrangers à notre vocation nous sommes poussés tout d'abord par une certaine curiosité spirituelle mal réglée, attisée elle-même par la multiplicité des ouvrages qui inondent nos librairies. C'est une bonne chose, disions-nous, que cette floraison de livres de spiritualité, parce qu'elle montre l'activité intellectuelle de nos contemporains s'exerçant sur le divin. Oui, assurément, mais les meilleures choses peuvent avoir accidentellement des inconvénients. Et puis, le démon, toujours désireux de pêcher en eau trouble, exploite cette curiosité ; il est si satisfait de voir une âme s'éloigner de sa vocation. Enfin, dans les communautés de femmes, il arrive assez souvent que des prédicateurs appartenant à des écoles de spiritualité diverses, au lieu d'engager leurs auditrices à suivre l'esprit de leur fondateur ou de leur fondatrice, leur inculquent, d'ailleurs avec les meilleures intentions du monde, l'esprit de leur propre fondateur à eux-mêmes, et, conséquemment, leur recommandent des lectures peu ou moins appropriées à leur vocation, que d'autres ne le seraient. De là, dans certaines âmes, une sorte de lutte entre différentes tendances spirituelles, différentes opinions, différentes pratiques, qui ne parviennent pas à s'harmoniser.

Évidemment, en cela comme en tout le reste, les désirs naturels peuvent prendre le pas sur les vues de la raison illuminée par la foi. On rencontre parfois sur son chemin des livres qui, tout en étant des livres de spiritualité, flattent quelque peu la sensibilité et l'imagination, et l'on ressent une certaine inclination à les préférer aux livres de la famille religieuse à laquelle on appartient, lesquels paraissent plus austères. A la foi il appartient de surmonter les répugnances des sens et d'encourager à correspondre généreusement à la vocation par le sacrifice de tout ce qui pourrait en éloigner ou simplement ne pas y conduire, et par l'emploi de tous les moyens susceptibles de l'affermir.

On objectera peut-être qu'en se confinant ainsi dans la lecture des ouvrages de sa famille religieuse, on se privera de bien des joies et de bien des profits spirituels, et qu'un tel

ostracisme est quelque peu étroit et vieillot. C'est supposer que nous interdisons toute autre lecture que celles dont nous venons de parler. Telle n'est point notre pensée. Nous demandons seulement que le religieux ou la religieuse se pénètre tout d'abord et profondément des livres de son ordre ou congrégation ; mais rien ne les empêche de grouper, pour ainsi dire, autour de ce noyau central, d'autres lectures, en s'attachant de préférence aux auteurs dont le fondateur ou la fondatrice s'est inspirée, ou même à ceux qui ont donné à ses idées une forme plus moderne.

A se faire ainsi une spiritualité très-une, grâce à ces lectures faites dans le même sens et dans la même ligne, il y aura deux grands avantages : 1° on s'affermira toujours plus dans sa sainte vocation ; 2° on arrivera à des résultats beaucoup plus positifs et plus précis qu'en éparpillant son intelligence sur les spiritualités les plus disparates.

Que si, arrivés à la fin de ces quelques pages, nous devions définir, d'une façon générale, la lecture spirituelle d'après les principes du B. J. Eudes, nous dirions volontiers qu'elle est une manière de faire oraison dans l'esprit de Notre-Seigneur et dans l'esprit de notre vocation.

Parlant de la sainte liberté du cœur et de son élévation au-dessus des choses de la terre, l'*Imitation* dit quelque part qu'elle s'acquiert *plutôt par la prière que par la lecture*. Ces expressions sont parfaitement exactes, s'il s'agit de la lecture faite dans un esprit de curiosité. Celle-ci, en effet, peut engendrer dans l'âme une sèche connaissance des perfections de Dieu, mais elle n'est nullement, comme dirait saint François de Sales, « un acheminement à notre filiale prétention qui est le divin amour ».

Tout autre la lecture faite de la façon que nous venons de décrire. Celle-ci ne peut être opposée à la prière, puisque, comme elle, elle élève vers Dieu notre esprit et notre cœur, et, comme elle aussi, elle est éminemment apte à produire cette haute perfection, qui consiste à ne jamais détourner des choses du ciel les regards de notre âme et à nous faire goûter, au lieu des consolations du monde, la délicieuse onction de l'Esprit divin.

J. Gauderon, *eudiste*.

TEXTES ANCIENS

Lettre spirituelle

Le 13 juin ramène, pour l'Église latine, la fête du grand Patriarche des Moines d'Orient, celui que saint Benoît aimait à appeler avec tant de dévotion « notre Père saint Basile ». Nous lui devions l'hommage de notre piété ; nulle occasion n'était meilleure de goûter un peu sa doctrine.

Après de longues années passées aux écoles de Byzance et d'Athènes, saint Basile était revenu chez lui, encore incertain de l'avenir ; mais alors une conversion transforma sa vie. On l'a accusé d'avoir sacrifié au monde. Nous ne saurions le croire de celui qui s'était gardé au milieu des périls de la jeunesse. Il n'avait pas à déplorer de frivoles égarements, ses larmes étaient plus pures : à vingt-sept ans, selon l'usage d'alors, saint Basile venait de recevoir le Baptême. Aussitôt, sous la lumière qui achevait son idéal, avec une promptitude qui témoigne assez de la constante orientation de son âme, il s'était élancé vers la Vie Monastique. Après un an et demi passé à d'autres écoles, auprès des Pères d'Égypte, il était prêt. Un domaine de famille, dans la province du Pont, lui réservait une solitude dont l'âpreté ne le cédait en rien à la grotte de Subiaco. Saint Basile s'y souvint de l'ami des premiers jours, il invita saint Grégoire de Nazianze ; celui-ci, qui trouvait dans la maison paternelle une retraite dorée, éminemment favorable à sa muse, demanda des explications. Saint Basile y répondit par sa célèbre Épître II*, bien connue de tous ceux qui se sont occupés d'ascèse monastique.

Déjà l'on y voit le disciple passé maître et connaissant par expérience les plus hauts sommets de la vie mystique. Les détails que demandait saint Grégoire s'y cachent sous des indications précieuses pour la vie spirituelle. Vers la fin, saint Basile descend aux plus humbles vertus, celles que saint François de Sales disait plus nécessaires en un sens que les grandes. Tous les grands traits qui marqueront plus tard la doctrine de saint Basile, dans sa grande Règle et ses Homélies, sont dans ces quelques pages.

J'ai reconnu ta lettre, comme on reconnaît les enfants de ses amis à la ressemblance qu'on leur trouve avec leurs parents. C'est fort peu, me dis-tu, que la disposition des lieux pour t'inspirer le désir de venir partager notre vie, si d'abord on ne te dit pas quelle est ici notre conduite. Vraiment elle était bien de toi, cette pensée, et digne de ton âme, qui n'attache point de prix aux choses d'ici-bas, en comparaison de la béatitude que nous réservent les promesses. Et pourtant, ce que je fais ici, nuit et jour, en ces lointaines régions, j'ai honte de l'écrire. J'ai délaissé le séjour de la ville, comme une source de maux sans nombre, mais moi-même, je n'ai pu me quitter !..... Et ainsi portant partout avec nous nos passions intimes, partout nous nous retrouvons dans les mêmes tumultes : aussi n'avons-nous que peu profité de cette solitude (1). Mais ce qu'il eût fallu faire, et par quoi il nous eût été donné de nous attacher aux pas de Celui qui conduit au salut, c'est tout ceci, selon sa parole : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, prenne sa croix et me suive (2). »

Et d'abord, il faut, autant qu'on peut, avoir son esprit dans le calme. De même qu'à s'agiter sans cesse avec vivacité, les yeux sont incapables de bien voir ce qu'ils ont devant eux, et qu'il faut au contraire y fixer leur regard si l'on veut que leur vue soit nette et toute claire ; ainsi l'esprit de l'homme, distrait de tous côtés par les mille soucis du monde, ne peut s'appliquer à contempler la vérité... Mais, hélas ! chaque jour qui arrive ne manque jamais de quelque sujet pour assombrir l'âme, et les nuits, poursuivant les inquiétudes de la journée, ne cessent d'égarer l'esprit dans les mêmes illusions.

Pour échapper à tout cela, il n'y a qu'un moyen : c'est de se séparer complètement du monde. Mais s'éloigner du monde, cela ne consiste pas à y devenir matériellement étranger, mais à arracher son âme à l'affection qu'elle porte à son corps, et n'avoir plus dès lors ni ville, ni maison, ni rien à soi, ni amitié, ni propriété, ni ressources, ni affaires quelconques ; à ne plus rien savoir de ce qui occupe les hommes, afin d'être tout prêt pour recevoir en son cœur la formation que nous doit donner l'enseignement divin. Au reste, cette préparation du cœur se fait en désapprenant toutes les idées que de mauvaises relations

(1) Comp. avec Cassien, Conf. VII^e, ch. 2 fin, 3 et 4.
(2) Matth., XVI, 24.

nous avaient précédemment inculquées. Comment en effet écrire sur de la cire, si l'on n'a pas effacé les premiers caractères ? Et comment faire entrer dans l'âme les leçons divines, si l'on n'en a point extirpé les préjugés qu'elle tenait de l'usage du monde ?

Assurément, c'est un grand avantage que nous procure à cet effet la solitude, en endormant nos passions et donnant à l'esprit toute facilité de les retrancher de l'âme. Comme il est aisé de soumettre les animaux que des caresses ont adoucis, ainsi tous ces désirs, ces colères, ces craintes, ces tristesses, tous ces maux qui empoisonnent notre âme, sont-ils plus facilement soumis par la force de la raison, lorsque le calme et le repos les ont endormis et qu'ils ne sont plus sans cesse irrités par de nouvelles excitations.

Il ne faut pour cela qu'un petit coin de terre, tout comme le nôtre, bien à l'écart du commerce des hommes, en sorte que nul étranger n'y vienne interrompre la continuité de notre ascèse. Alors, dans son ascèse de la piété (1), l'âme se nourrit des contemplations divines ! Est-il rien de comparable au bonheur d'imiter sur la terre les chœurs sacrés des Anges ? Ainsi, dès la pointe du jour, nous nous élançons à la prière, pour offrir par des chants et des hymnes notre tribut de gloire à notre Créateur ; puis, quand le soleil s'est mis à briller de tout son éclat, nous nous tournons vers les travaux, sans quitter toutefois la compagnie de la prière, mais joignant à nos œuvres le sel des hymnes saintes ; car si l'âme est constamment sereine, inaccessible à la tristesse, elle le doit au réconfort que ces hymnes lui procurent.

Ainsi donc, quand l'âme est dans la paix, c'est alors qu'elle a commencé de se purifier, quand la langue n'a plus d'expression pour les choses humaines, ni les yeux de regards pour les belles couleurs et les formes des corps, que l'ouïe ne vient plus relâcher la ferme tenue de l'âme en se prêtant à des mélodies faites pour le plaisir, ou écoutant les propos plaisants de ceux qui aiment à rire, ce qui a accoutumé de relâcher plus que tout cette tenue (2) de l'âme.

Quand en effet l'esprit ne se disperse plus sur les choses du

(1) C'est tout simplement « *la vie religieuse* ». Nous retrouverons la même expression à la fin de l'épître.

(2) Nous mettons à dessein ce mot pour éviter de dire « *tension* ».

dehors et que les sens ont cessé de le répandre par le monde, d'abord il fait retour vers son centre ; puis, se dépassant lui-même, il monte et il s'élève jusqu'à la pensée de Dieu (1) ; et là, sous le rayonnement de sa Beauté, il va jusqu'à prendre en oubli la nature elle-même... Alors il n'est plus de souci de la nourriture, de préoccupation du vêtement qui vienne encore rabattre son âme vers les choses d'ici-bas, mais, dégagé de tous ces soins, il ne met plus d'ardeur qu'à acquérir les biens éternels, à bien pratiquer la chasteté et la virilité, la justice et la prudence (2), et toutes les autres vertus qui, réparties sous ces différents genres, inspirent en toutes les circonstances de la vie la conduite de l'homme zélé.

Mais, pour découvrir ce qui convient, c'est encore une voie importante que la méditation des divines Écritures. C'est qu'en effet, à côté des principes de nos actions, nous y voyons consignées des vies de saints personnages, qui sont là comme de vivantes images d'une conduite digne de Dieu, attendant que nous les imitions par nos bonnes œuvres. Et ainsi, quelque chose que chacun sente lui manquer, il peut avec de l'application y prendre, comme dans une officine générale, le remède qui répond à son infirmité. Celui qui aime la chasteté, y relit sans cesse l'histoire de Joseph et apprend à son école quelles sont les actions chastes, en le voyant s'abstenir non seulement de toute volupté, mais être constamment prêt à tout ce qui est vertu. Pour la virilité, c'est Job qu'il prend pour maître, lui qui, en face des plus grands revers, non seulement ne changea pas et sut conserver toujours la noble fierté de son âme, mais encore ne se laissa pas irriter quand des amis, venus pour

(1) On nous accordera qu'il y a plus ici qu'une simple idée intellectuelle et que nous touchons vraiment à un sommet mystique. L'on entrevoit déjà comment, pour saint Basile, la mystique vient couronner l'ascèse, comme son achèvement normal.

(2) Il s'agit ici des quatre vertus cardinales citées selon le texte de la Sagesse, VIII, 7. Saint Basile y revient fréquemment dans ses Homélies. — On voit par le contexte la hauteur à laquelle il les prend. Ce sont comme des principes de perfection, au niveau de la vie mystique. A propos de la doctrine de Cassien, on a vu comment les vertus cardinales comportaient un degré supérieur où elles s'appelaient « vertus de l'âme purifiée » (mars 1921, p. 445. Art. de D. Pichery). C'est absolument ce que nous voyons ici : c'est la même doctrine en même temps que c'en est un admirable exemple.

le consoler, s'élevèrent contre lui, au mépris de sa douleur. Et s'il se demande comment on peut être à la fois doux et magnanime, pour s'enflammer contre le péché sans cesser d'être doux à l'endroit des hommes, il verra comment David sut être valeureux dans les exploits de la guerre, et plein de miséricorde et de retenue pour se venger de ses ennemis. Tel encore Moïse, s'élevant avec un superbe courroux contre ceux qui venaient d'offenser Dieu, et supportant ensuite avec mansuétude les calomnies dont il était l'objet. Et en toute occasion, comme font les peintres qui, pour copier une image sur une autre, regardent sans cesse vers le modèle afin d'en faire passer le cachet dans leur œuvre, ainsi celui qui veut se rendre parfait en tous les points de la vertu, doit-il regarder sans cesse vers la vie des Saints, comme vers des statues vivantes et agissantes, et s'approprier leur perfection en l'imitant.

Et lorsque de nouveau les prières viennent succéder aux lectures, elles retrouvent l'âme plus jeune et prise avec plus d'ardeur dans le transport du désir divin... Assurément, la vraie prière est celle qui imprime vivement dans l'âme la pensée de Dieu ; car l'inhabitation de Dieu en nous, qu'est-ce sinon d'avoir Dieu fixé en soi par le souvenir ? C'est ainsi vraiment que nous devenons les temples de Dieu, quand les soucis de la terre ne viennent plus interrompre la continuité de notre souvenir, que les secousses des passions ne viennent plus à l'improviste mettre notre esprit hors de lui, mais que, échappant à toutes choses, l'amant divin s'en est allé vers Dieu, repoussant au loin les passions qui l'invitent au relâchement, afin de se porter tout entier aux pratiques qui mènent à la vertu.

Et parmi ces pratiques, il y a tout premièrement de bien savoir l'usage qu'il faut faire de la parole, pour ne pas mettre d'animosité dans ses questions, répondre sans recherche, se garder d'interrompre qui parle à propos, ni vouloir à toute force placer ce qu'on a à dire, afin de se montrer, mais fixer des mesures à sa langue et à ses oreilles... Être avenant dans les rencontres, aimable dans ses entretiens, sans viser à l'agréable par des plaisanteries, mais mettant toute sa douceur dans une bienveillante exhortation ; quant aux allures sévères, les repousser toujours, même quand il y a lieu de reprendre, car c'est en s'abaissant d'abord humblement qu'on se fait bien accueillir de ceux qu'on veut corriger. Souvent nous ferions bien d'imiter le prophète qui, pour châtier David après son péché, au lieu de

lui infliger lui-même sa peine, prit un personnage supposé et l'établit ainsi juge de sa propre faute, en sorte qu'ayant prononcé lui-même sa sentence, il n'avait plus rien à opposer à qui le convainquait.....

Il convient que l'ascète observe toujours (*à table*) une attitude calme et douce, jointe à une ferme retenue à l'endroit des plaisirs. Qu'il se garde bien aussi de laisser son esprit oisif touchant la pensée de Dieu, mais fasse de toutes choses un motif d'action de grâces... C'est assez qu'une heure, toujours la même, soit réservée pour le repas, afin qu'elle seule à peine, sur les vingt-quatre heures du jour, soit ainsi perdue au soin de notre corps ; les autres, l'ascète les passera dans l'activité de l'esprit.

Pour le sommeil enfin, il doit être léger, facile à secouer et suivant comme naturellement de la modicité de notre régime. Encore faut-il l'interrompre effectivement pour vaquer aux grandes choses (1). Car ceux qui dorment en se livrant à un profond assoupissement qui relâche les membres et donne toute licence aux folles imaginations, ne font guère que se plonger dans une mort de chaque jour. Mais encore, ce que l'aurore est pour les autres hommes, minuit l'est pour ceux qui mènent *la vie religieuse*, alors surtout que le calme de la nuit donne à l'âme le plus complet loisir, que des yeux et des oreilles n'arrivent plus au cœur ni choses vues ni ouïes qui lui nuisent, mais que, seul à seul avec Dieu, l'esprit se corrige au souvenir de ses manquements passés et se fixe des limites pour éviter désormais le mal, en même temps qu'il requiert Dieu de l'assister pour mener à bien ses généreuses résolutions.

Saint Basile.

Traduction du R. P. Dom Basile Leplus, O. S. B.
Abbaye Saint-Paul, Oosterhout.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

La prédication des choses spirituelles

Faut-il prêcher les choses spirituelles ? Faut-il faire une place dans la prédication à la spiritualité ?

Cette question se pose peut-être plus en ce moment qu'il y a quelques années, parce que les chrétiens intelligents paraissent s'intéresser plus qu'autrefois à tout ce qui regarde la vie intérieure : des revues se sont fondées sur ces matières qui n'attiraient guère autrefois que l'attention des professionnels, et elles trouvent des lecteurs au milieu du monde. Parmi cette société contemporaine qui paraît d'abord si frivole, si superficielle, si emportée par la vague du plaisir et de la vanité, par la fièvre de l'intérêt et de l'ambition, par la fascination de la bagatelle, il y a des âmes, il y en a plus qu'on ne pourrait le croire, qui aiment à se recueillir, qui goûtent les écrits des grands mystiques, qui se plaisent à des études toutes spirituelles.

Aussi on peut se demander si ces âmes seront toujours obligées de recourir, pour satisfaire un attrait si élevé, à des lectures ou à des conférences en des milieux spéciaux, ou s'il ne deviendrait pas nécessaire de leur donner, plus souvent peut-être qu'on ne le fait d'habitude dans nos prédications, cet aliment qu'elles réclament : une doctrine de spiritualité.

A cette question il faut répondre, en se servant de la méthode constamment usitée par saint Thomas dans la *Somme Théologique*, c'est-à-dire en posant d'abord le : *Videtur quod non....* c'est-à-dire l'objection ou les objections.

I

Au prêtre qui soutiendrait, sans faire aucune distinction préalable, et sans aucune autre explication, que nous devons prê-

cher la spiritualité, un de ses confrères pourrait peut-être répondre ceci : Notre devoir est d'enseigner d'abord à nos fidèles les vérités nécessaires au salut, la doctrine chrétienne, et son abrégé qui est le catéchisme. Récemment encore, le Cardinal Archevêque de Paris recommandait à son clergé, dans l'un de ses premiers entretiens, l'instruction religieuse du peuple. Il indiquait là une préoccupation qui est celle de tous les pasteurs, et d'abord de ceux qui ont, avant les autres, la charge des âmes, des Évêques. Il ne faut pas nous faire d'illusion : nos fidèles sont profondément ignorants sur ce qu'il est le plus nécessaire de savoir, c'est-à-dire sur les vérités du salut. Cela tient à bien des causes qu'il est inutile de rappeler ici et que tous nous connaissons. Mais le mal est d'une extrême gravité. Le Pape Pie X, lorsqu'il ordonnait à tous les Évêques, par l'Encyclique *Acerbo nimis*, de prendre les mesures nécessaires pour que la doctrine chrétienne soit enseignée non seulement aux enfants, mais encore aux adultes, rappelait que l'ignorance de la religion est profonde et universelle, qu'elle atteint non seulement certaines classes de la société, qui paraîtraient y être plus exposées, comme les classes populaires, mais encore les milieux dits élevés, supérieurs, ceux où est répandue une culture en apparence assez vaste, en réalité d'où sont absentes les notions primordiales qui doivent guider l'humanité. Il citait un texte redoutable de Benoît XIV affirmant que sur le nombre des âmes qui ne parviennent pas à la béatitude éternelle, il en est beaucoup qui encourent la damnation parce qu'elles n'ont pas connu les vérités nécessaires (1).

Si tel est l'état de la société contemporaine, malgré l'éclat trompeur d'un certain appareil scientifique, que faut-il en conclure ? Mais, dira le prêtre que nous mettons en scène ici :

(1) Encycl. *Acerbo nimis*, 15 avril 1905. Le Pape insistait sur la nécessité de la prédication de *la doctrine chrétienne*. « Beaucoup d'œuvres utiles et dignes absolument d'éloges ont peut-être été constituées par vous en vos diocèses respectifs pour le bien du troupeau qui vous a été confié ; veuillez cependant avant toutes choses employer toute votre ardeur, tout votre soin et votre empressement le plus assidu à faire pénétrer dans tous les esprits *la doctrine chrétienne*, et à les en imprégner profondément. Que chacun — nous nous servons des paroles de l'apôtre saint Pierre — mette au service d'autrui la grâce qu'il a reçue lui-même, comme les bons dispensateurs de la grâce qui a des formes diverses. »

Comment pouvez-vous songer, mon cher confrère, à parler de la vie spirituelle, de son programme, de ses méthodes et de ses moyens, à des gens qui sont dépourvus des premières notions, et des plus nécessaires, sur la vérité religieuse? ne mettez pas la charrue avant les bœufs, n'offrez pas d'abord le dessert à celui qui n'a pas même un morceau de pain à manger... Commencez par le commencement, établissez solidement les fondations de l'édifice avant de songer à le couronner...

On voit d'ici dans quel sens, et avec quel surcroît de preuves, d'arguments et d'exemples, cette objection peut être soutenue.

Mais il en est une autre, semble-t-il, qui peut aussi se présenter à l'esprit, fondée sur une toute autre réflexion, et plus spécieuse que la première. Elle consiste à attribuer à la proposition qui nous est soumise le sophisme en quelque sorte de l'*ignoratio elenchi*, ou plus vulgairement à répondre à qui la soutient qu'il se bat contre les moulins à vent. En réalité, dira-t-on, il n'est pas exact qu'il soit nécessaire de revenir à une prédication des choses spirituelles. Cette prédication existe déjà dans l'Église sous différentes formes. Il n'est pas de prêtre qui ne lui fasse une place d'honneur dans son apostolat par la parole. Évidemment, nous ne parlons pas, au hasard des auditoires, des pratiques de l'ascétisme, telles que l'oraison, les différents examens, les lectures spirituelles, les retraites ; mais, quand nous nous trouvons en présence, surtout à l'époque des Exercices spirituels, d'un groupe d'âmes d'élite que nous savons déjà adonnées à la piété au milieu du monde, nous ne manquons pas de les aider et de les encourager dans cette voie. Ces âmes ont d'autant plus de mérite à la suivre qu'elles rencontrent plus d'obstacles et que leur bonne volonté est plus combattue par les influences extérieures ; mais nous les maintenons de notre mieux soit par la direction, soit par la prédication, et nous tâchons de les aider à progresser.

Enfin, une troisième objection pourrait être faite. Ce serait celle-ci : pour être un prédicateur en fait de spiritualité, il faut avoir éprouvé soi-même ces phénomènes spirituels qu'on ignore totalement, auxquels du moins on reste bien étranger, quand on ne les connaît que par la lecture des traités d'ascétique et de mystique, par les biographies et surtout les autobiographies des saints, par les quelques spécimens que le contact de certaines âmes dans la direction a pu nous procurer. On cite

assez communément cette maxime de Denys : « Il ne faut pas seulement enseigner, mais il faut éprouver, et en quelque sorte souffrir les choses divines. » Il dit dans les *Noms divins*, c. II : « Hierotheus doctus est non solum discens, sed et patiens divina. »

Or, si l'on parle de prédication, on s'adresse en général à tous ceux auxquels est attribuée dans l'Église la fonction de prédicateurs, aux prêtres ayant la charge des âmes : qui ne l'a pas plus ou moins dans notre clergé ? Mais comment supposer que l'ensemble de l'ordre ecclésiastique possède une connaissance suffisante, théorique ou expérimentale, des phénomènes spirituels pour pouvoir en disserter, en faire l'objet d'un enseignement ? Ces matières sont, on le sait, particulièrement délicates ; il est difficile de manier ces armes, quand on n'est pas à la hauteur des héros de la sainteté que l'Église place sur ses autels. Comment ne pas trembler quand on se souvient que, sur des points de spiritualité, des colonnes même de l'Église ont été ébranlées ! On se reporte, sans pouvoir éviter cette évocation, à des noms tels que ceux de Tertullien dès les premiers siècles, de Fénelon dans les temps modernes, d'autres personnages peut-être, plus rapprochés de nous ! Donc : ne nous demandez pas de nous livrer, dans nos prédications, à de si périlleux exercices. Laissez-nous continuer en paix, dans nos prônes de chaque dimanche, ou dans nos instructions catéchistiques, l'exposé de la doctrine chrétienne, du catéchisme lui-même, et aussi cette explication du texte évangélique, cette homélie, qui a le don de se faire toujours bien écouter des fidèles, et qui permet de répandre dans leurs âmes la divine semence avec la plus grande opportunité. *Prædica Verbum...*, nous a dit l'apôtre (1).

Nous croyons avoir reproduit ici les objections possibles à la thèse en leur donnant toute leur valeur, avec une entière impartialité. Voyons maintenant comment on peut y répondre.

II

Il nous semble que toute la réponse aux objections que nous avons indiquées contre la prédication des choses spirituelles tient, comme il arrive bien souvent, dans une distinction.

(1) II Tim., IV, 2.

Qu'entend-on par là, en effet ?

Faut-il admettre que, dans un cours d'instructions suivies, comme il est bien désirable qu'on les établisse pour tout auditoire chrétien, nous devons faire une place à des leçons d'ascétisme et de théologie mystique, comme il s'en donne par exemple à Rome, à l'Université Grégorienne ou au Collège Angélique, comme il s'en donne certainement ailleurs dans nos Universités catholiques et nos Séminaires ?

C'est alors qu'on pourrait dire avec vérité que nous ne consultons pas assez ni nos propres forces ni la préparation de ceux à qui nous parlons, et que nous négligeons le nécessaire, l'essentiel de l'enseignement chrétien, pour aller à ce qui est sans doute excellent, mais secondaire, que nous n'adaptons pas notre parole aux besoins de ceux qui doivent l'entendre. Peut-être aussi y a-t-il dans certains esprits une confusion. Peut-être n'y a-t-il pas en général une conception assez claire et assez profonde, même parmi nous, de ce qu'il faut entendre par spiritualité, vie spirituelle, perfection.

Si on se reporte aux articles qui ont paru dans cette Revue même sur ce sujet : « La Perfection chrétienne, la Vie Éternelle commencée (1) », par le R. P. Garrigou-Lagrange, on remarquera que l'idée qui est donnée de la perfection n'est pas celle d'un état, en quelque sorte inaccessible à la plupart des chrétiens, et proposé seulement à des âmes exceptionnelles, héroïques, aux âmes de ceux que nous appelons et que nous avons raison d'appeler : les Saints, puisque l'Église elle-même leur donne solennellement ce nom.

La perfection nous est présentée au contraire comme le terme auquel doit tendre toute âme chrétienne consciente de sa dignité, enrichie des dons divins, enracinée dans le Christ par le baptême, élevée par la confirmation, c'est-à-dire par l'effusion des dons du Saint-Esprit à une aptitude supérieure pour l'union intime avec Dieu. Il doit en être ainsi, puisque la vie de la grâce n'est autre chose que le commencement en nous de cette vie de gloire à laquelle certainement nous sommes tous destinés. Nous devons vivre déjà cette vie dans la foi et l'espérance, avant qu'elle ait sa plénitude dans la charité. Beaucoup d'auteurs spirituels ont fait remarquer avec raison en ces temps derniers, et comme si c'était un chose nouvelle, que le

(1) *Vie Spirituelle*, octobre 1920.

don de sagesse en particulier dispose toute âme chrétienne non seulement à marcher, mais à voler, à s'élancer en quelque sorte vers Dieu par des ascensions progressives. Ils ont fait la critique de notre timidité, quand il s'agit de donner aux âmes le véritable aliment spirituel.

D'ailleurs y aurait-il quelque chose de nouveau, d'insolite, d'extraordinaire et d'exagéré dans cette doctrine ? Mais lisons donc la Sainte Écriture et ses interprètes les plus autorisés, les Pères et les Docteurs de l'Église. Qu'y trouvons-nous ?

Déjà dans l'Ancien Testament, particulièrement dans les livres Sapientiaux, les Prophètes, et surtout les Psaumes, nous apparaît l'idée que l'âme humaine, créée par Dieu et faite pour Lui, est recherchée par le Seigneur comme une très chère épouse à laquelle Il désire s'unir par les liens très intimes de sa grâce, par des faveurs exceptionnelles, et en Jésus-Christ par une véritable incorporation.

Innombrables sont les textes que nous pourrions citer à cet égard, lesquels montrent, sans l'ombre d'une hésitation possible, que les âmes humaines, que Dieu veut, qu'Il désire et qu'Il cherche pour Lui, ces âmes qu'Il a assez aimées pour donner son Fils unique comme Rédempteur, ne sont pas quelques âmes d'élite, choisies, privilégiées, mais toutes les âmes sorties de sa main créatrice, faites pour le connaître, l'aimer, le posséder éternellement. Admirez la répétition de cette même pensée avec insistance, et sous différentes formes dans le seul prophète Osée : « Sponsabo te mihi in sempiternum ; et sponsabo te mihi in justitia, et judicio, et in misericordia et in miserationibus ; et sponsabo te mihi et fide, et scies quia ego Dominus » (1). L'âme humaine est une épouse que Dieu recherche et qu'Il veut s'unir ici-bas par la vie de la grâce, demain au ciel par la vie de la gloire, éternellement.

Mais si nous lisons avec attention le Nouveau Testament, c'est avec une ineffable abondance que nous y trouvons la preuve de cette universelle vocation des âmes humaines à l'union divine.

Notre divin Sauveur le dit et le redit sans cesse. Il l'exprime dans ce langage merveilleux de la simplicité évangélique, qui à lui seul est toute une apologétique ; il le montre à nos âmes charmées sous le voile des divines paraboles que nous ne pou-

(1) Osée, II, 20, 21.

vons jamais lire sans en avoir l'âme émue jusqu'au plus profond de nous-mêmes. Qu'est-ce donc que ce pasteur qui quitte ses quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour courir après celle qui est perdue à travers les halliers et les épines? (1) Qu'est-ce que ce Roi, qui fait chercher à travers les chemins les pauvres, les mendiants, ceux qui paraissaient les plus indignes, pour les faire asseoir à la table du festin? (2) Qu'est-ce que ce père abandonné par son fils prodigue qui fait mieux que de l'attendre, qui va vers lui le premier, tombe sur son cou et l'embrasse en oubliant tout un passé de misère et de révolte? (3) Qu'est-ce que Jésus appelant les apôtres (4), ordonnant à Matthieu le publicain de quitter son bureau de percepteur d'impôts (5), acceptant le pénitent hommage des larmes et des parfums de Madeleine (6), faisant un suprême effort de tendresse auprès d'un apôtre perfide en l'appelant son ami (7), ouvrant le ciel tout grand au misérable criminel crucifié à côté de Lui? (8) Qu'est-ce que tout cela, sinon la preuve cent fois répétée d'un amour immense et infini qui s'adresse à toutes les âmes, à toute l'humanité?

Lisons seulement avec lenteur et esprit de prière les chapitres XIV, XV, XVI, XVII de saint Jean, c'est-à-dire le discours après la Cène, et comment douterions-nous de l'appel divin, de cet appel tout imprégné de puissance, de tendresse et de miséricorde fait à chacun de nous par l'amour de Jésus un instant avant le grand sacrifice?

Pour le dire aussitôt, c'est là ce qui montre bien pourquoi il nous est souvent relativement si facile de convertir à Dieu les âmes en apparence les plus invétérées dans l'erreur et la corruption. Nous avons bien des fois remarqué que ceux-là mêmes que nous considérions, peut-être avec raison, comme de si grands pécheurs, une fois entrés par la bonne porte dans la bergerie du Bon Dieu (9), se changeaient très vite, de loups dévorants qu'ils étaient récemment encore, en des brebis très humbles, très douces, très fidèles. Ces orgueilleux, ces impudiques, hier passionnés du monde, de sa vanité, de ses plaisirs, sous l'influx divin, se transformaient en enfants dociles qui ne demandaient qu'à obéir, à se purifier, à vivre sous le joug béni

(1) Matth., XVIII, 12; Luc, XV, 4. — (2) Luc, XIV, 21, 22, 23. — (3) Luc, XV. — (4) Matth., X. — (5) Marc, II, 14. — (6) Luc, VII. — (7) Matth., XXVIII, 50. — (8) Luc, XXIII, 43. — (9) Joan., X, 2.

du Sauveur. Ils nous étonnaient même par leur ardeur généreuse pour ne pas se contenter du froid formalisme des observances extérieures religieuses, mais pour aller jusqu'au fond lumineux, vivant et béni du christianisme.

Du reste, retournons, pour mieux comprendre cette question, à nos origines chrétiennes. Se fait-on une idée de ce que devait être la société païenne, et celle qui se prétendait la plus civilisée, celle d'Athènes et de Rome, lors des premières prédications de l'Évangile ?

Ici nous devons reculer devant le tableau qu'il faudrait présenter au lecteur pour lui faire apprécier dans quel terrain d'épouvantable corruption a été jetée la semence de vérité par les Apôtres. Nous disons que la plume se refuse à écrire ces choses, et cependant il ne serait pas inutile de montrer à nos catholiques, trop abusés souvent par les dehors littéraires et artistiques de la prétendue civilisation païenne, ce qu'elle recélait dans son fond d'infamie tranquille et acceptée de tous. L'incontestable maîtrise du génie grec et latin dans la pensée et la parole, dans l'expression du beau et de la grandeur humaine sous toutes ses formes, nous empêchera toujours de nous mettre tout à fait au point. La vérité est que le christianisme seul, l'Évangile seul, l'Église seule, a fait succéder une véritable civilisation à ce qui n'en était qu'une apparence. Dans le paganisme, la façade, certains jours, était sublime, si l'on veut, mais l'édifice était pourri (1).

Quoi qu'il en soit, ce que nous voulons dire ici, c'est qu'à ces païens dont la corruption n'était pas, entendons-le bien, un accident, une exception, dans leur vie individuelle, familiale, sociale, les Apôtres n'ont pas craint d'enseigner, de prêcher, de faire pratiquer, quand ils parvenaient à les convertir, tout l'Évangile et toutes les vertus de l'Évangile : la douceur au lieu du règne de la force, l'humilité succédant à l'orgueil roi du monde, la virginité non seulement ignorée, mais méprisée, la patience, le sacrifice, l'amour de la souffrance, la divine et inépuisable charité.

(1) Sur ce point, nous pouvons être éclairés par certains passages des Pères, par exemple, de *la Cité de Dieu* où saint Augustin nous dévoile quelques aspects de la corruption dans les cultes anciens, et surtout par les païens eux-mêmes, par leurs poètes, leurs philosophes, leurs artistes.

Saint Paul ne dit-il pas : Voilà ce que vous avez été, et voilà par l'Évangile ce que vous êtes devenus... Or qu'étiez-vous ? » « An nescitis quod iniqui regnum Dei non possidebunt? Nolite errare ! neque fornicarii, neque idolis servientes, neque adulteri, neque molles, neque masculorum concubitores, neque fures, neque avari, neque ebriosi, neque maledici, neque rapaces, regnum Dei possidebunt. Et hæc quidem fuistis ; sed abluti estis, sed sanctificati estis, sed justificati estis in nomine Domini nostri Jesu Christi, et in Spiritu Dei nostri » (1).

Bien souvent le Docteur des nations revient sur cette pensée. Il ne ménage pas ceux auquels il s'adresse. Il semble prendre plaisir à mettre en présence la description des hontes païennes, et la splendeur du régime moral nouveau et transcendant auquel par l'Évangile l'humanité peut et doit parvenir ! Mais ce qui est remarquable, c'est que, à l'abjection dans laquelle avaient vécu ces païens avant l'apparition à leurs âmes de la grande lumière du Christ, il oppose toujours et immédiatement, et on peut le dire sans transition, la pureté et la perfection même de la vie évangélique : « Abjiciamus ergo opera tenebrarum et induamur arma lucis. Sicut in die honeste ambulemus, non in commensationibus et ebrietatibus, non in cubilibus et impudicitiis, non in contentione et æmulatione, sed induimini Dominum Jesum Christum (2). »

Bien souvent il nous arrive de dire, et nous n'avons pas tort à certains égards, que la société actuelle, dans laquelle depuis tant de siècles le christianisme a été répandu comme un levain généreux pour en faire fermenter toute la masse, redevient en quelque sorte païenne. A mon avis, il y a parfois une exagération dans ce jugement. Nos fidèles, je parle de ceux qui sont catholiques, ne sont pas des infidèles. Ils appartiennent à la véritable Église de Jésus-Christ ; la plupart d'entre eux ont goûté, dans leur enfance, et plusieurs dans leur jeunesse, le don céleste ; ils sont oublieux, négligents, ingrats envers Dieu qui leur a donné de naître dans des familles chrétiennes et d'être élevés par l'Église. Que faut-il donc ? Il faut les ramener à leur baptême oublié, mais dont, croyons-le bien, le signe est beaucoup plus profondément gravé dans leurs âmes que nous n'osons le supposer. En tout cas, pourquoi serions-nous moins généreux que nos premiers ancêtres dans l'apostolat, pour jeter

(1) I Cor., VI, 8-12. — (2) Rom., XIII, 13, 14.

à pleines mains en ces âmes la vraie semence évangélique avec tout ce qu'elle contient de sucs puissants et surnaturels pour le retour de la santé, à la force, à la vie spirituelle ? Encore une fois, n'ayons pas si peur en face de nos frères et ne les laissons pas manquer du véritable aliment, en trompant leur faim par les produits inférieurs que trop souvent nous servons à leurs esprits avides malgré tout de vérité, impatients quand même de bonheur !

***

Ce que nous avons trouvé dans les saintes Écritures, c'est aussi ce que nous rencontrons en acte dans la pratique suivie par les grands prédicateurs de la vérité catholique. Regardez-les tous : ceux des premiers siècles chrétiens, ceux qui ont converti les barbares, ceux qui ont élevé les générations chrétiennes des siècles de foi, ceux qui ont lutté depuis contre les infernales entreprises du protestantisme et du rationalisme contemporain ! Que font-ils les vrais apôtres de l'Évangile ? Que prêchent-ils ? Non une sorte de morale naturelle qu'on croirait plus assimilable à des âmes affaiblies comme celles que nous devons convertir, mais Jésus-Christ, son Évangile, sa croix, la souffrance acceptée, le sacrifice volontaire, les austères vertus, et tout cela en ces derniers temps avec l'entraînement providentiel d'une doctrine toute d'amour, celle du Sacré-Cœur de Jésus !

A l'aurore des temps nouveaux Dieu a donné à son Église un admirable docteur de la vie spirituelle qui a eu pour mission de s'opposer à la dangereuse hérésie protestante, mais qui en même temps a merveilleusement prévu dans ses écrits et dans son apostolat tout ce qui serait nécessaire aux âmes pour persévérer, malgré tant d'obstacles, dans la vie catholique : saint François de Sales.

Or on a pu dire de lui avec raison qu'il avait fait sortir la dévotion des cloîtres, où elle était jusque-là renfermée, pour la répandre dans le monde. Il n'a cessé de la recommander à tous dans ses écrits, dans ses lettres, par ses directions. Citons seulement ces paroles, dès les premières pages de l'*Introduction à la Vie dévote* : « C'est une erreur, ains une hérésie, de vouloir bannir la vie dévote de la compagnie des soldats, de la boutique des artisans, de la cour des princes, du ménage des gens

mariés. Il est vrai, Philothée, que la dévotion purement contemplative, monastique et religieuse, ne peut estre exercée en ces vocations-là : mais aussi outre ces trois sortes de dévotion, il y en a plusieurs autres propres à perfectionner ceux qui vivent ès estats séculiers. » Suit une énumération qui va, depuis Abraham, Isaac, et Jacob, en passant par « S. Joseph, Lydia et S. Crespin parfaitement dévots en leurs boutiques », jusqu'à « Constantin, Hélène, S. Louys, en leurs saincts thrônes » (1).

D'où il faut conclure évidemment que la spiritualité ainsi comprise doit être en quelque manière l'objet de la prédication apostolique, et qu'il n'est pas difficile de répondre aux objections qui pourraient être faites à ce sujet. C'est ce qui nous reste à montrer.

III

Saint Thomas termine quelquefois le corps de la thèse dans un article de la *Somme Théologique* par ces mots : « *Per hoc patet responsio ad objecta.* »

Il nous semble que les réflexions qui précèdent suffisent aussi, dans la question qui nous occupe, à réfuter les objections.

Sans doute le premier de nos devoirs est d'instruire nos fidèles de la doctrine chrétienne, puisque nous avons pour mission de les aider dans la voie du salut, et qu'ils ne parviendront à se sauver que par la connaissance de la vérité et la pratique du devoir chrétien. Mais si la spiritualité, comme nous avons essayé de le montrer, n'est pas autre chose, en son fonds, que la doctrine de la vie spirituelle, c'est-à-dire de la vie de la grâce, de l'union à Dieu, pour laquelle certes tout baptisé a une vocation absolue, nous devons prêcher avant toutes choses cette doctrine. Nous ne ferons pas à nos fidèles des leçons savantes sur les différents degrés de l'union mystique, sur les diverses sortes de contemplation, sur les méthodes variées de l'oraison et des exercices spirituels ; en un mot, nous ne transformerons pas la chaire de nos églises en une chaire de professeur. Pas n'est besoin non plus pour le prédicateur des choses spirituelles d'avoir pénétré par l'étude et l'expérience dans la connaissance approfondie de ces phénomènes mystiques qui en effet

(1) *Introduction à la vie dévote*, p. I, ch. III.

demandent beaucoup de lumières et de tact spirituel à celui qui doit les observer et en discourir. Mais ce que nous prêcherons, c'est Jésus-Christ, voie, vérité, et vie, pour toutes les âmes rachetées, Jésus-Christ qui veut d'une volonté certaine et pleine d'amour les attirer toutes à Lui pour les conduire par de constants progrès jusqu'au Père céleste, et par la grâce, qui est un commencement, à la gloire, qui est notre fin.

Pour cette prédication, nous sera-t-il permis de dire qu'il est bien à désirer qu'elle soit à la fois très doctrinale et très personnelle ? Il arrive assez souvent que la parole du prédicateur se ressent trop d'une préparation hâtive, et on peut dire, de fortune. En entendant traiter certains sujets, on peut se dire : Celui qui en a fourni la substance, si substance il y a, ce doit être tel auteur, tel livre, telle publication assez répandue. Mais ce n'est pas assez un enseignement donné par un maître en religion qui a puisé lui-même aux sources profondes de l'Écriture Sainte, de la Patrologie, des autorités dans l'Église. Aussi cette parole, si elle est donnée avec un certain éclat, avec des ressources oratoires incontestables, produit son effet : effet tant soit peu sensible, superficiel, et par suite momentané. Tout autre serait le résultat si la prédication avait été celle que nous dicte l'apôtre : « Prædica verbum... » C'est le cardinal Manning qui dit, dans le chapitre de la Prédication de l'*Eternal Priest hood*, que tout prêtre doit être habituellement prêt à parler des principaux mystères divins comme un avocat des matières de jurisprudence, un homme d'affaires des choses de négoce, un parlementaire des affaires politiques. Il s'agit là d'une préparation fondamentale, celle de toute l'âme et de toute la vie.

Il faut aussi que la prédication soit très personnelle, et surtout en face d'un sujet comme celui sur lequel nous avons proposé ces réflexions.

Impossible à l'orateur sacré de faire passer dans l'âme de ses auditeurs une conviction profonde sur des vérités aussi élevées que l'union de l'âme avec Dieu par la grâce, notre incorporation à Jésus-Christ, le divin mystère de la vie surnaturelle, si lui-même n'a pas vécu ou du moins ne cherche pas à vivre tout ce qu'il enseigne.

Ici nous ne pouvons nous heurter à cette objection : tous les prédicateurs ne sont pas des mystiques. Car enfin quel sens attache-t-on à ce terme ? Comme Sa Sainteté Benoît XV le rap-

pelait encore cette année à tous les prédicateurs de Carême réunis autour de lui, il faut, pour atteindre la fin proposée à ses efforts, que le prédicateur soit : *Homo Dei*... Cela dit tout : *être homme de Dieu*, c'est être pénétré des vérités surnaturelles, vivre dans l'union avec le Seigneur, ne se proposer que la gloire de Dieu et le salut des âmes, ne respirer, ne parler, n'agir que dans le sens divin. Pas de distinctions à faire : c'est là une loi de la prédication apostolique.

Nous trouvons dans un article de la *Somme théologique* une admirable formule que tous les prédicateurs doivent s'étudier à mettre en pratique, parce qu'elle leur révèle à la fois et la grandeur de l'œuvre qu'ils ont à faire au milieu du peuple chrétien et le moyen qu'ils ont de la réaliser. C'est là où saint Thomas répond à cette question : une *religion* (c'est-à-dire un ordre religieux), vouée aux exercices de la vie contemplative est-elle supérieure à une *religion* vouée aux exercices de la vie active? On ne sera pas étonné que, considérant la fin poursuivie par l'une et par l'autre, le saint docteur réponde : la contemplative est supérieure. Mais il ajoute qu'il y a deux sortes de religion active, celle qui s'adonne simplement aux œuvres de charité, telles que secourir les pauvres, soigner les malades, et celle qui se livre à l'*apostolat, lequel doit dériver de la plénitude de la contemplation : « unum quidem quod ex plenitudine contemplationis derivatur, sicut doctrina et prædicatio* ». Et le saint Docteur n'hésite pas à dire qu'une telle religion est supérieure à la pure contemplation : « *Et hoc præfertur simplici contemplationi. Sicut enim magis est illuminare quam lucere solum, ita majus est contemplata aliis tradere quam solum contemplari.* » Il est préférable de répandre la lumière que de briller seulement. Ainsi il est plus parfait de distribuer aux autres la vérité qu'on s'est profondément assimilée par la contemplation, que de se livrer à la contemplation sans la communiquer. « *Contemplata aliis tradere.* » On peut méditer indéfiniment sur ces trois mots sans en épuiser le sens, et avant d'en saisir toute la valeur doctrinale (1).

Que deviendrait la prédication de la parole de Dieu, si à un degré quelconque elle pouvait reproduire ce magnifique programme offert à nos âmes par le Docteur Angélique ! Ne ressemblerait-elle pas alors un peu à ce qu'a été la prédication

(1) II^{a} II^{æ}, q. 188, a. 6.

des apôtres, et celle des hommes apostoliques de tous les temps ?

Sans doute c'est ainsi que parlait un saint François d'Assise, un saint Vincent Ferrier, un Bienheureux Curé d'Ars ! Prosternés devant la face de Dieu, livrés au mystère divin, plongés dans la vérité évangélique, buvant à leur source même les eaux vives de la grâce, éclairés par le rayonnement d'une lumière toute surnaturelle, ils se relevaient ardents et inspirés, débordant en quelque sorte en leurs âmes de ce qu'ils avaient entrevu dans la contemplation, et ils n'avaient plus qu'à ouvrir les lèvres : *Contemplata aliis tradere.*

Dieu veuille donner encore à son Église beaucoup de ces prédicateurs qui sont pour le peuple chrétien des docteurs et des prédicateurs de la vérité, parce que d'abord ils en ont fait l'aliment de leurs âmes ! C'est ainsi seulement que nous garderons et accroîtrons sans cesse le dépôt confié par Dieu à son Église pour le temps et l'Éternité ! (1)

RAYMOND DE LA PORTE,
Ev. tit. de Berisa.

(1) Un fait vient en confirmation des idées que nous avons émises dans cet article. Cette année même, un prédicateur, le P. Judéaux, S. J., a fait toute sa station de Carême à la paroisse Notre-Dame de Versailles sur ce sujet : *La Vie intérieure.* Sans doute il n'est pas le seul, et on pourrait en citer bien d'autres.

Bulletin de Liturgie

I. — *Les principes fondamentaux.*

La vie spirituelle et l'oraison peuvent tout attendre de la liturgie, qui nous met à l'unisson de l'âme de l'Épouse, car elle est, disait Pie X, « la source première et indispensable du véritable esprit chrétien ».

Cet axiome, tout liturgiste le répète, les âmes intérieures en général l'acceptent sincèrement. Pourtant, malgré les efforts des uns et les désirs des autres, la liturgie que l'on magnifie, que l'on vénère, à laquelle on participe, faut-il le dire? on ne la vit pas. De cette sympathique indifférence, qui ne voit plus d'une cause? et les questions de principes se compliquent ici de questions de méthodes, nous le savons. Mais quoi qu'il en soit, et sans songer à compromettre la paix, ne pourrait-on faire dériver une telle disposition, et si générale, d'une double lacune trop remarquable chez presque tous les chrétiens : leur adoration manque de noblesse, d'une certaine gravité révérencielle, et en même temps leur piété semble moins connaître l'expansion confiante et la liberté toute de mesure, qui sont l'apanage des fils. Qu'est-ce à dire en somme? Ils n'ont point assez présente la Majesté de Dieu, et, pour prendre une attitude filiale, ils ne savent pas se dégager de leurs soucis individuels et se perdre obscurément dans le vaste sein de l'Église leur Mère.

Frappé, sans doute, de la vérité de ces constatations, voulant pour sa part corriger le mal, Dom Lefebvre a résolu de condenser en un volume la somme de ses expériences et de ses travaux. « *Liturgia* » (1) est un rappel de principes, et c'est avec un souci marqué d'être entendu, de convaincre, d'obtenir un résultat pratique, que ce livre sérieux et simple fut écrit.

Or, la liturgie, qu'est-ce autre chose que l'échange des rap-

(1) Abbaye Saint-André, Bruges, 1921, 6 fr. 50. — Le R. Père publie par fascicules un *Missel quotidien* qui sera très précieux.

ports de Dieu et de l'Église considérée essentiellement comme Épouse du Christ et Mère des rachetés, échange qui est caractérisé d'un côté par une effusion de grâce et de l'autre par une satisfaisante adoration ? Et comme toute bonne argumentation doit avoir une définition essentielle, si possible, et non pas seulement descriptive à sa base, l'auteur, dès ses premières pages, définit la liturgie : le culte officiel de l'Église. Tant qu'on s'est contenté de dessiner les contours de la liturgie, on s'est exposé à l'amoindrir, à n'en dire que l'accessoire, à donner raison, par le fait, à ceux qui n'y voient qu'un code de rubriques et un pensum. L'aspect théologique de la liturgie, en effet, est son aspect fondamental (note quelque part D. Beauduin dans son *Essai*... si solidement amorcé) ; avant d'être rattachée par ce côté à la vertu de religion, la liturgie n'a que rapports « protocolaires » avec elle. Et D. Beauduin de l'appeler brièvement « le culte de l'Église ». Une fois lu son commentaire, on se rallie à lui volontiers. Mais, ces deux mots si exacts sont-ils, seuls, assez explicites ? D. Lefebvre veut ajouter l'expression d'une note caractéristique ; il joint le terme « officiel ». Il entend dire par là, probablement, que c'est la « manière » autorisée, que c'est l'ensemble des rites et prières consacrés, reconnus et seuls d'usage public dans la société des fidèles, par opposition au culte privé. Cela, la notion d'Église le porte sans doute, mais D. Lefebvre n'a pas tort de l'expliciter. Mot pour mot, « officiel » évoquant une idée de contrainte qui nuit à la pureté du culte intérieur, ne préférerait-on pas « public » (1), à condition de donner à ce terme, qui n'est pas le terme idéal, le triple sens d'une traduction extérieure, authentique et collective, qu'il comporte naturellement ? Mais ceci n'est que secondaire, de même qu'il n'est pas indispensable, bien qu'il soit utile, de mentionner que le culte liturgique ne nous parvient authentiquement que dans l'organisation que l'Église lui a donnée et lui maintient.

Venons-en à considérer comment le livre commente l'essen-

(1) On dira que tout acte liturgique ne se passe pas devant témoins — cela peut arriver à la messe privée — mais ce qu'il est essentiel de noter ici, c'est que toute la liturgie, adoratrice et sanctifiante, s'effectue *au nom de l'Église,* qui est toujours virtuellement présente, si l'on peut dire, et qui opère intentionnellement, ou bénéficie toujours tout entière dequelque façon. Rien ne s'oppose donc, ce semble, à ce que tout acte *liturgique* soit dit *public.*

tiel de la définition. L'exposé de l'auteur est fort limpide, et, quoiqu'on pût désirer parfois plus de rigueur, il n'affaiblit pas une doctrine élevée. Chercher la gloire de Dieu est le premier devoir de justice de la créature. Nous ne redirons pas ici que, de l'hommage foncier dû par toute la création, l'homme, seul capable de rendre au Créateur la gloire formelle, avait été constitué le prêtre. Mais ce sacerdoce ne suffisait pas, et le péché fit déchoir l'homme. Il fallut que le Christ vînt renouer la chaîne brisée et faire participer à un nouveau sacerdoce une humanité renouvelée. Tel est l'effet divin qu'opère en nous le Baptême et qu'achèvent les deux autres sacrements qui impriment un caractère. Devenus prêtres par le Christ, nous pouvons rendre à la Sainte Trinité des adorations infinies. Mais pour que ce culte des rachetés puisse être dit liturgique, il faut que l'Église offre le sacrifice de louange, que le corps mystique complet se greffe à l'activité vitale de son chef. L'Église est née sur la Croix ; c'est là que le Christ « initiavit ritum christianæ religionis », là que la liturgie chrétienne, déjà préfigurée, a commencé. D'ailleurs le Christ continuera d'en être le Pontife suprême, « il reste l'unique sujet du culte de son Église », l'auteur de toute son activité sacerdotale. L'exercice de ce sacerdoce n'en aura pas moins un caractère collectif, et ceux qui par la grâce sont devenus fils d'adoption s'associent de plein droit à l'oblation du Fils par nature. Et ce sacerdoce, en même temps s'exerce hiérarchiquement, ce qu'il ne faut pas oublier.

C'est ainsi que par le Christ, avec l'Église, dans l'ordre de la hiérachie, la liturgie nous mène à Dieu. Elle nous mène à Dieu par le Sacrifice saint (VI) ; elle nous met en face de lui pour le louer et le confesser de toute notre âme (VIII, office divin) ; mais aussi elle fait descendre Dieu en nous par les sacrements qui sont causes de grâces et qui nous perfectionnent dans l'ordre du culte. Ce chapitre nous paraît faible. L'auteur eût pu s'appuyer sur saint Thomas et prouver avec lui que les sacrements qui impriment un caractère sont « debita præparatio colentium Deum ad cultum ipsius » (Iª IIæ, q. 101, a. 1, ad 1), et que, en recevant les autres, l'homme « use des réalités divines », ce qui est par excellence « protestari divinam excellentiam » (Iª IIæ, q. 81, a. 3, ad 2). Et il est bien vrai de dire alors que le « culte liturgique donne aux fidèles les moyens d'adorer Dieu et, par une sorte de choc en retour, de nous sanctifier (1) ».

(1) L'expression est de D. Cabrol, qui, dans une brochure vivante

Cette vertu sanctificatrice de la liturgie, nous la retrouvons soulignée dans la plupart des chapitres qui suivent. Nous remarquons d'excellentes divisions du cycle du Christ et du cycle de Notre-Dame et des études au caractère pratique sur le Catéchisme liturgique, sur la liturgie et la sociologie. D'autre part, nous ferions des réserves au sujet de cette méthode de citations fréquentes, qui gêne la lecture et qui rappellerait la mosaïque, n'était la fermeté du plan. Mais, pour être juste, il convient de terminer sur un éloge, et il suffit de rappeler les deux idées qui dominent tout cet ouvrage. La liturgie se résume pour nous dans l'*omni benedictione caelesti* du Canon, et pour Dieu, elle est l'*omnis honor et gloria*.

Toute cette doctrine, dispensée d'une façon un peu large dans « *Liturgia* », deux opuscules la condensent, ou plutôt l'un (1), celui de D. Picart, la résume avec une habileté, une concision, une précision de termes vraiment remarquables. Ces 50 pages disent tout, disent trop. Nous craignons que ceux qu'elles désirent instruire ne découvrent pas toutes les richesses d'une formulation si étudiée. Mais le succès nous donne tort ! Tant mieux, car, au demeurant, la brochure est excellente.

L'autre plaquette (2), écrite en italien, dit tout aussi, mais d'une manière très personnelle. On aurait plaisir à voir D. Caronti expliquer, saint Thomas en mains et avec une documentation en général française, les principes de la liturgie, puis les ressources de la piété qui s'inspire d'elle et s'en nourrit.

Le sacerdoce de l'Église, — la liturgie eucharistique de la messe comme sacrement, — la piété liturgique immunisant l'âme contre le sentimentalisme vague, voilà surtout ce qu'on lirait avec profit dans ce livre théologique et bien ordonné.

Le R^me^ D. Schüster — comme le R^me^ D. Caronti — avait donné à la très active *Rivista liturgica* la primeur du *Liber Sacramentorum* (3). Il s'agit, en trois volumes de 200 pages,

et pleine de relief, représente à grands traits *le Culte catholique*. De lui, aussi, une brochure sur la question, liturgique et actuelle, du *Rôle des femmes dans l'Église* (à la *Société d'Études religieuses*).

(1) D. Picart, *La liturgie en une leçon — dogme et ascèse*. — Le sous-titre marque la portée de l'ouvrage. Maredsous, 1 fr.

(2) D. Caronti, *La pieta liturgica*. Berruti, Torino, 1920.

(3) Marietti, Turin. Vol. I : Notions générales, 1919, L. 5,50; vol. II : De l'Avent à la Septuagésime, 1920, L. 6,50 ; vol. III : Septuagésime et Carême, L. 9. — Les livres sont élégants, mais combien compacte la typographie italienne !

d'une œuvre considérable, commentaire par la liturgie et par l'histoire du missel romain — d'où le titre choisi, qui pourrait faire prendre le change à quelques-uns. Nous ne louons pas la compétence scientifique de l'auteur, elle est notoire. Sa grande connaissance de Rome est aussi visible, et elle lui permet de se mouvoir avec une parfaite aisance dans le passé, tandis qu'elle nous rend vivantes l'Église et la liturgie romaines du V^e^ au X^e^ siècle.

Et c'est effectivement une reconstitution qui s'opère sous nos yeux, soit de l'antique messe pabale qui se déroulait majestueusement dans le cadre simple et approprié des basiliques, dans l'atmosphère de foi attentive d'un peuple uni à son évêque « comme les cordes à la lyre », comme les rameaux au cep ; soit des ordinations dont les rites étaient alors si sobres ; soit de la dédicace où la part de la liturgie romaine, fort difficile à démêler de la gallicane, semble plus auguste. Nous devons ajouter que ce serait erreur de croire que les documents seuls parlent au cours de ces pages ; on y sent, grâce à Dieu, le cœur du moine qui se trahit discrètement dans un commentaire ascétique ou mystique des oraisons, souvent très juste, toujours bref.

Les volumes II et III reparaîtront plus loin, avec l'année liturgique.

II. — *Les temps liturgiques*

La primauté de droits de l'année liturgique est en dehors de tout conteste. Le Christ, « unique fondé de pouvoir dans l'œuvre de la sanctification de notre race », y continue sa vie, y reprend ses mystères pour les faire fructifier en nous. Harmoniser les élans de notre âme avec l'aspect de chacune des étapes qu'il parcourt, n'est-ce pas ce que nous aurons de mieux à faire ? Aussi bien, les divers ouvrages dont nous voulons dire quelques mots ne se proposent-ils que cela. Ils cherchent tous à nous donner l'intelligence des textes du missel, parce que c'est en ce livre plus qu'en tout autre que se dessine la physionomie de chaque époque du cycle, et de lui surtout, livre liturgique par excellence, on peut dire qu'il « participe à toute la puissance de délégation de l'Epouse, à toute sa vertu d'intercession ».

D. Beauduin, le premier, éclaire *notre piété pendant l'Avent* (1). On sait quel sens profond et précis il attache à ce mot « piété ». Dès lors on n'est point surpris de le voir commencer son étude par une très belle méditation sur le mystère du Christ. Ceci nous reporte théologiquement à l'Écriture : à saint Jean et aux Ephésiens. L'Avent est moins la préparation du cycle de Noël, que la préface grandiose de tout le cycle liturgique. Dans les langes de l'Incarnation, en vérité, la Croix de la Rédemption est enveloppée ; et c'est pourquoi, avec son caractère de suavité prophétique et imprécise, l'Avent exprime l'attente de la venue du Christ naturel, et aussi du Christ mystique dans nos âmes. D. Beauduin — nous l'appellerions le chevalier de la liturgie, — décrit donc et contemple les quatre phases du mystère du Christ et termine par des méditations nourries, sur les textes du temps.

Parallèlement et sans quitter Rome, D. Schüster nous a conduits jusqu'à Noël. Il faut dire qu'un long chapitre, un peu touffu et inégalement distribué mais très documenté, remontait jusqu'aux origines — peut-être grecques, conclut-il — du canon de la messe. C'est ensuite que vient l'Avent, avec la description détaillée des rites anciens, leurs vestiges, leur portée. Suivent Noël et l'Épiphanie. Mais l'Épiphanie passe, et les manifestations du Seigneur-Enfant s'effacent lorsque, après le Baptême, la vie publique va commencer. Nous entrons directement dans le cycle de la Rédemption ; la *Septuagésime* le prépare de loin (2). Période d'ascèse fixée dès le VI[e] siècle, dit Dom van Houtryve, elle nous amène doucement au silence recueilli et à l'austère gravité du Carême ; et sa liturgie, qui nous laisse entrevoir la Pâque, nous fait reprendre, jusqu'au premier Adam, dans toute son ampleur, l'économie que le second Adam va consacrer. La brochure est documentée, un peu érudite même, sans cesser d'être simple ; elle éclaire bien les textes.

Un opuscule de D. Beauduin sur le *Carême* (Société Ét. relig.) fait espérer que l'auteur en dotera d'un plus ample sa collection. Il y dit que le Carême témoigne d'une triple préoccupation de la part de l'Église : une, de doctrine, à l'égard des catéchumènes ; une, de miséricorde, à l'égard des pénitents ; enfin

(1) Louvain, 1919, 120 p., 1 fr. 75. Collection « Liturgie et Ascèse », — et « Avent », à la Collection de la Société d'Études religieuses, 5, rue Leys — ou 79, chaussée de Haecht — Bruxelles.

(2) Septuagésime (Ascèse et Liturgie), Louvain, 1920.

et surtout, une, d'ascèse : le Carême est la persévérante retraite du peuple fidèle.

Il est curieux de voir cette dernière idée, très nette à travers les textes liturgiques, confirmée scientifiquement et péremptoirement par l'histoire. M. Callewaert, dans une étude aride si l'on veut et peut-être monotone, mais à coup sûr solide et féconde, rend la parole au *Carême ancien* (1). Il démontre que la théorie usuelle d'après laquelle le Carême ne serait que l'extension en quarantaine des deux jours de jeûne antépascal primitif, part d'une supposition invraisemblable. Les Dimanches étant défalqués des 42 jours *de jeûne*, on se serait contenté, du IV^e^ au VIII^e^ siècle, d'une quarantaine de 36 jours — alors seulement l'anomalie eût frappé les esprits. Avec un luxe de documents, le savant liturgiste prouve la fausseté de cette théorie et arrive à une conclusion qui nous importe : c'est que le Carême est une période d'ascèse et de *retraite* qui compte 40 jours — ceux de la retraite du Seigneur au désert — depuis le VI^e^ dimanche avant Pâques, appelé « caput Quadragesimæ » dans les anciens sacramentaires, jusqu'au *triduum*, *exclusivement*, où dans *un mystère unique* s'enchaînent le calvaire, le sépulcre et la résurrection. Devons-nous remarquer à quel point ceci est utile ?

Non moins utiles les pèlerinages quotidiens que nous ferions avec D. Schüster. Son troisième volume est réellement captivant. Ces « stations » dont nous lisons le titre en tête de nos messes quadragésimales, et qui étaient le rendez-vous solennel et familial à la fois, de toute l'assemblée des frères — ces églises vénérables où la liturgie romaine est concrétisée, D. Schüster nous y introduit, puis il y prie avec nous par la voix de l'Église et il exploite la richesse des prières, il en explique l'à-propos, il note les allusions si nombreuses que contiennent les textes, pour nous laisser, par quelques phrases affectives, dans une intelligence et un amour plus profonds de la liturgie quadragésimale.

Force nous est, enfin, de caractériser en deux mots les *Messes du Temps pascal* que Mgr Harscouët nous permettra de mieux

(1) Extrait des *Collationes brugenses*, 1913-1920. 96 p. Prix, 2 fr.

(2) Art Catholique, in-32, 370 p., 6 fr. 50. — Ce gentil volume, d'un aspect agréable et d'un format commode, peut nous suivre à l'église en guise de paroissien.

suivre désormais. Une bonne introduction, pour « nous faire prendre l'esprit de Pâques », souligne les rapports de la Résurrection et du Baptême. Après quoi, toutes les messes de la cinquantaine trouvent leur explication en des notes d'une sobriété voulue mais qui, par leur ton de piété simple, rappellent — pouvons-nous faire à l'auteur plus sensible éloge? — les pages immortelles de D. Guéranger.

III. — *Le mouvement liturgique.*

Pour en faire saisir l'ampleur et l'importance et permettre de le suivre plus efficacement, nous croyons utile de présenter ici les œuvres, et surtout les organes par lesquels le mouvement liturgique se traduit.

La Vie et les Arts liturgiques (1) est une Revue bien française d'allures, qui répond au titre que D. Besse lui a donné. Plus que toute autre peut-être, elle a souci d'envelopper ses enseignements de charme : elle sait que la liturgie, qui est vérité, est aussi beauté. La théologie, l'histoire, les arts — et cet aspect lui est bien particulier — dans leurs rapports avec le culte divin : tout cela elle l'aborde, dit une note lucide de son nouveau directeur D. Cabrol, en vue de satisfaire les âmes qui cherchent une « doctrine, une inspiration, une éducation, en un mot une *vie liturgique* ». Ces âmes elle les initiera aux secrets de la liturgie, à tous ses secrets. Nous le croyons. La Revue élargit ses cadres ; elle paraît désormais sous le patronage des Abbés O. S. B. de la Congrégation de France. Quelques-uns des collaborateurs y mettront la science en honneur. On peut s'en réjouir, pensons-nous, en augurer une nouvelle

(1) Art Catholique. Mensuel. 15 fr.; pour les Ecclésiastiques, 14 fr. Faire ici mention d'images est-ce sortir des limites tracées? Autant vaudrait reprocher leurs chefs-d'œuvre aux verriers du Moyen-Age. Et l'on sait que les « saintes images » font partie du culte de l'Église. Ce que faisaient les vitraux au temps où l'on vivait dans les temples, on le leur demande un peu aujourd'hui; par les yeux elles parlent au cœur. *L'Art Catholique* a reproduit à cet effet des saints, des mystères, que la peinture et la sculpture ont représentés au peuple chrétien. Des choix d'un goût pur — des Primitifs en particulier —, une exécution parfaite de vérité, méritent notre attention sympathique. L'Année liturgique en tableaux, de *Maredsous*, témoigne d'une inspiration religieuse avec un sobre réalisme.

prospérité pour elle, et croire que la science n'usurpera pas la place des arts, ni surtout de la piété, ou mieux, qu'elles s'allieront.

Nous relevons dans les derniers fascicules une étude sur le Cœur vulnéré de Notre-Seigneur (D. Gougaud) ; le nom d'H. Ghéon : des relations passées de la liturgie et du théâtre, l'artiste doit retirer une leçon et un encouragement ; des pages à propos des jours sans liturgie (D. Wilmart), que termine un vœu hardi peut-être, mais juste. L'auteur, constatant les richesses oubliées des anciens sacramentaires, souhaite qu'on en fasse bénéficier le missel, et qu'au lieu des répétitions actuelles, on puisse « prier tous les jours d'après des formules plus souvent renouvelées ». Signalons enfin « un triomphe pascal » (D. P. de Puniet) commentant la préface, tout léonien.

Nous nommons simplement, pour en parler plus tard, la *Revue pratique de liturgie et de musique sacrée* (Tourcoing). Et nous omettons délibérement les nombreuses revues de chant grégorien.

La Belgique est devenue la terre classique de l'activité liturgique. A ses Bénédictins surtout en revient l'honneur. De Maredsous, la *Revue liturgique et monastique* (1) s'adresse aux pieux laïcs spécialement. Les initier à l'esprit de l'Église, les entraîner dans sa vie, voilà son but. Elle y concourt par des études théoriques et plus souvent pratiques où l'on sent un esprit tout familial. Là, D. Schüster écrivait en 1920 sur la liturgie quadragésinale à Rome ; D. Janssens, au cours de l'année, sur nos préfaces ; D. Ryelandt, des articles ascético-liturgiques parmi lesquels nous en remarquons un sur la messe et la vie intérieure.

C'est à l'usage du clergé seul, au contraire, que les *Questions liturgiques et paroissiales* (2) sont traitées ; c'est pour lui que les moines de Louvain recueillent les matériaux épars des

(1) Maredsous. Paraît 8 fois l'an, aux temps liturgiques. 6 fr. 50. — Les brochures de D. Cabrol et de D. Beauduin, déjà mentionnées, nous prouvent que la liturgie est bien comprise parmi « les questions importantes et actuelles » dont la *Société d'Études religieuses* offre un exposé clair, rapide et substantiel. Cette œuvre de saine vulgarisation est dirigée par les Pères Dominicains de Bruxelles (5, rue Leys).

(2) Mont-César, Louvain. Trimestrielle, 80 p., 6 fr. Paraît aux Quatre-Temps.

sciences liturgiques et, par une vulgarisation sérieuse, dégagent des travaux savants les résultats susceptibles d'édifier l'âme. Revue excellente assurément, où l'on voit des liturgistes qui sont aussi des théologiens, et qui mérite d'être aimée de ceux qu'elle veut instruire. Ses trois rubriques : liturgie du temps, liturgie commune — informations, ne laissent rien échapper.

Pour donner une idée de sa composition nous citerons les études sur : les additions successives de la messe — l'offertoire jadis et aujourd'hui — l'initiation chrétienne et la liturgie pascale à Rome. Les réponses aux « questions posées » sont toujours précises et généralement bien satisfaisantes. Enfin, D. L. Beauduin y poursuit un Essai de manuel fondamental qui sera sans aucun doute une œuvre de valeur et que nous analyserons en son temps. Tout son plan découle de la définition de la liturgie qu'il adopte : le culte (genre) de l'Église (qui le spécifie). Nous aimons à noter, pour l'instant, que l'auteur insiste sur la place que doit occuper le mystère de la Trinité dans notre culte. Nous ne songeons pas assez, en effet — et précisément parce que nous délaissons la sainte Écriture et que nous ignorons le missel — à nos relations avec les trois divines Personnes.

Bien qu'elle ne restreigne pas aux prêtres son champ d'action direct et qu'elle use d'une méthode de vulgarisation plus facile, la *Rivista liturgica* (1) rappelle la précédente. Telle étude de D. Caronti sur la préface de la messe, telle série d'articles de D. Campi, évangéliques et liturgiques à la fois, sur le « Bon Pasteur », évoquent sa manière. La *Rivista* nous paraît donc louable et nous ne regretterions pas que de si bons ouvriers fussent connus au-delà des monts.

L'antique abbaye de Montserrat, à l'exemple des « Semaines » belges d'avant-guerre, organisait en 1915 un Congrès liturgique. Sagement préparé et conduit, béni par le Saint-Père, ce Congrès marqua le point de départ d'un apostolat fécond que la *Vida cristiana* (2) entretient et développe en Catalogne. Le nom de cette discrète Revue dit à lui seul le programme qu'elle

(1) Badia di Finalpia (Genova — Gênes). Paraît tous les deux mois. 6,05 l. — Les Bénédictins la dirigent et en sont les principaux, mais non les seuls collaborateurs.

(2) Subirana, Barcelone. Paraît aux temps liturgiques. 8 pesetas.

remplit. Si elle explique les textes liturgiques — elle parle catalan —, si elle retrace à propos la physionomie des époques du cycle, si elle expose (et ici nous devons nommer D. Suñol) les règles de ce chant dans les graves modulations duquel s'abandonne l'âme de l'Église, c'est toujours pour faire aimer la liturgie et pour amener les fidèles à en vivre.

On nous permettra également d'écouter les « Ecos liturgicos » de la *Vida sobrenatural*, sœur à plus d'un titre, et si digne déjà de la *Vie spirituelle*, et dont peut être fière la noble Espagne.

En Hollande, où la vie liturgique, ce semble, n'est pas un vain mot, les œuvres sont nombreuses. Parmi les Revues il faut citer *Tijdschrift voor Liturgie*, qui vient de l'abbaye d'Affligheim.

Enfin, si l'Allemagne ne possède pas de périodique de quelque importance, une collection, *Ecclesia orans*, entreprise sous la direction du R^me^ Abbé de Maria-Laach, obtient et mérite du succès.

A titre d'exemple en voici deux volumes (1) :

Celui-ci, sur les influences vitales de la liturgie dans le monde. La question est bien posée, et l'étude, théologique en somme, menée simplement mais d'une manière assez vivante. Où la vie catholique veut-elle aboutir ? A la plus intime union avec Dieu. Or c'est là ce qu'exprime, ce qu'opère la liturgie en nous mettant par l'Église en contact avec celui qui est notre Pontife souverain. Puis, les effets de la vie liturgique : une déification de l'homme et même de la société.

Le petit traité de D. Casel montre l'utilité et le fruit, même pour la vie spirituelle, de l'étude historique de la liturgie. L'auteur établit brièvement la genèse de l' « Eucharistia » et nous fait voir dans le vénérable canon romain le type de la prière chrétienne. Il eût dû insister davantage sur l'idée foncière de l'action de grâces. D'ailleurs sa brochure est bonne, quoique manquant un peu d'élan, comme la précédente.

Après avoir constaté, dans une chronique sommaire et forcément incomplète, que partout l'apostolat liturgique cherche à imprégner nos rapports avec le Seigneur de cet esprit de sin-

(1) Herder, Fribourg-en-B. — D. Hammenstede, *Die Liturgie als Erlebnis*. M. 5,50. — D. Casel, *Das Gedæchtnis des Herrn in der altchristliche Liturgie*. M. 3,80.

cérité et de « filiété » que seule son Église peut donner, arrêtons nos regards sur un livre beau et consolant qui servira de conclusion. C'est l'histoire (1) émouvante, simple, loyale, d'une âme que le mal rebute, que le beau humain ne peut satisfaire et qui, au milieu des angoisses du doute, appelle inlassablement la vérité. Doucement Dieu l'achemine, et peu à peu, dans la sereine et apaisante liturgie, elle trouve la divinité de la doctrine. Le journal s'achève sur l'admirable récit d'une conversion que la liturgie a sollicitée, qu'elle fera fructifier. Et lorsqu'on ferme ce livre, on se surprend à demander à la liturgie aimée, qui connaît si bien les mœurs divines, de nous faire contempler les mystères, d'un œil simple, paisible et tout lumineux de foi.

fr. J. de Vathaire, O.S.B.

*
* *

A propos de la perception immédiate de Dieu.

Au R. P. Bernadot, O. P., Directeur de La Vie Spirituelle.

Mon Révérend Père,

Etant abonné à votre excellente Revue, j'ai aussitôt remarqué, dans le n° de mars, l'article où M. le Ch. Saudreau s'obstine à combattre la distinction fondamentale entre les contemplations acquise et infuse, et dont la Rédaction de la Revue a sagement refusé d'endosser la responsabilité, par la déclaration officielle qui l'accompagne.

Au cours de cet article, l'auteur a glissé une note où je suis pris à partie. Il y dit que la théorie « plus qu'étrange » de la perception immédiate de Dieu (perception intermédiaire entre la vision béatifique et la connaissance de la foi) à été « inventée » par le P. Poulain et qu'il a eu le « très grand étonnement » et le regret de voir Mgr Farges embrasser une opinion « inacceptable » qui n'est « pas viable » (p. 464).

Connaissant le tempérament de l'auteur, j'ai d'abord souri de cette boutade, et, loin de m'en émouvoir, je m'étais promis

(1) *Journal d'un converti*, par Pierre van den Meer de Walcheren ; traduit du hollandais par l'auteur. 2e édit., Téqui. 300 p., 5 fr.

de n'y répondre, *pour le moment*, que par le silence. — « Vous « avez grand tort, m'écrit un de vos plus éminents lecteurs. « C'est la hardiesse même de certaines affirmations par trop « simplistes qui déscriente le plus certains lecteurs. Protestez « vous-même contre cette fausse accusation d'*invention*, ou je « le fais moi-même à votre place ! »

Inutile de me faire remplacer dans une tâche si aisée. Je n'ai que l'embarras du choix dans ma réplique. *Pour aujourd'hui*, je me bornerai à un argument d'autorité, qui sera plus à la portée de mon adversaire que les arguments métaphysiques, et je choisis cette autorité parmi celles qu'il se plaît lui-même à invoquer.

Il s'agit du célèbre P. Arintero, O. P., qui, à l'Université de Salamanque, enseigne expressément les *deux thèses* thomistes suivantes, qui sont aussi les miennes. Je les tire de ses *Cuestiones mysticas*, édition de 1920, p. 58 et 62, et je les traduis littéralement, à l'intention de ceux de vos lecteurs moins familiarisés avec la langue espagnole.

1re THÈSE : « Selon saint Thomas et la généralité des Théolo- « giens et des Contemplatifs, ces dons (de Sagesse et d'Intelli- « gence) nous permettent de percevoir en quelque façon le « Divin, déchirant un petit peu le voile du Mystère et nous « donnant ainsi une connaissance *intermédiaire* entre celle de « la foi et la faciale ou béatifique. Or celle-là (l'intermédiaire) « pas plus que celle-ci (la faciale) n'ont absolument rien de « commun avec l'Ontologisme (1). »

Notez cette dernière phrase comme réponse à une insinuation assez perfide. Seule, la vision *naturelle* de Dieu est de l'Ontologisme; nullement la vision *surnaturelle*, avec ou sans espèce impresse infuse, également admise par saint Thomas lui-même.

2e THÈSE : « D'après ces témoignages et beaucoup d'autres, « la vision susdite *intermédiaire* ne comprend pas d'ordinaire, « mais peut comprendre cependant, *per modum transeuntis*, la

(1) « Segun santo Tomas y la generalidad de los teologos y contemplativos, estos dones (Sagesse et Intelligence) nos permiten percibir de algun modo lo Divino, rasgando un poquito el velo del mysterio y dandonos asi un conocimiento *intermedio* entre el de la fe y el facial o beatifico y que, a semejanza de este ultimo, nada absolutamente tiene que ver con el Ontologismo » (p. 58).

« vision faciale elle-même, ne différant de celle des bienheu-« reux qu'en intensité et en durée (1). »

A l'appui, le P. Arintero cite en note, au hasard, saint Thomas, le Bienheureux Albert le Grand, saint Augustin, saint Basile, saint Ambroise, saint Bonaventure, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, Alvarez de Paz, Schram, Philippe de la Sainte-Trinité, Louis de Blois, le vénérable Barthélemy des Martyrs, Antoine du Saint-Esprit, Suarez, Vallagonera, le Cardinal Bona, Benoît XIV, Denis le Chartreux, le P. Nouet, Ribet, etc., etc. Nous voilà donc en bonne compagnie, et cependant l'auteur a omis les plus beaux textes de saint Thomas, de Pierre Lombard, d'Origène, etc., que je me réserve de faire connaître *ailleurs*. C'est, comme on le voit, la tradition tout entière.

Lorsque M. Saudreau aura compris le sens de ces deux thèses, il est clair qu'il n'osera pas décerner au P. Arintero un prix d'invention *ex-æquo* avec le P. Poulain, ni le plaindre charitablement de s'être laissé entraîner, comme moi, dans une opinion« plus qu'étrange », « inacceptable » et qui n'est « pas viable ».

Il devra donc avouer sa méprise, reconnaître que son accusation d'*invention* n'a pas l'ombre d'un fondement- Il s'agit ici d'un problème de métaphysique bien vieux, beaucoup plus complexe et plus profond qu'il ne pensait, et qu'il est impossible de résoudre par des arguments simplistes,, comme la prétendue incompatibilité de toute connaissance intermédiaire avec l'état de voyageur.

Je conclus : M. Saudreau n'a nullement prouvé l'*impossibilité* d'une perception immédiate de Dieu, mais intermédiaire entre la vision béatifique et la connaissance de la foi, et tant qu'il n'aura pas démontré péremptoirement cette impossibilité, — ce qu'il ne fera jamais, — les règles les plus élémentaires, de la logique comme de la critique historique lui interdisent de rejeter *a priori* les innombrables témoignages des Saints Mystiques affirmant le contraire comme un fait réel, ou de leur faire violence en les traitant d'allégories et de métaphores.

(1) « Segun estos y otros muchos testimonios, no solo cabe la referida *visio intermedia*, sino que a veces, *per modum transeuntis*, puede caber la misma *facial*, no diffiriendo de la que tienen los *comprensores* sino en la intensidad y duracion » (*Ibid.*, p. 62).

Parfois, il est vrai, les Contemplatifs ne témoignent que des *effets* merveilleux où se reconnaît aisément l'action divine en leurs âmes; mais parfois aussi ils témoignent de la *cause* qui produit ces effets : ils ont la certitude ineffable de saisir ou de percevoir le divin Agent en lui-même ou dans son action. Or ces deux points de vue, bien loin de s'opposer et de s'exclure comme contradictoires, s'unissent au contraire et se complètent fort bien.

Vouloir, de parti pris, n'accepter que la moitié de leur témoignage, serait le mutiler, et défigurer la Mystique.

Sans alléguer mon droit de réponse, je ne fais appel, mon Révérend Père, qu'à votre courtoisie bien connue et à votre amour de la vérité, pour donner asile à ces quelques lignes, que je me suis efforcé de rendre aussi brèves que possible, dans votre plus prochain numéro.

Mille remercîments et religieux respects en N.-S.

A. Farges,
Prélat de Sa Sainteté.

***

Nous avons tenu à publier cette lettre par respect pour son vénérable auteur. Toutefois nous demandons respectueusement à Mgr Farges la permission d'ajouter quelques mots, afin d'éviter, si possible, de futures polémiques pour lesquelles notre revue n'éprouve aucun goût.

Qu'on nous permette d'abord de faire remarquer que M. le Ch. Saudreau, dans la simple note (1) à laquelle répond cette lettre, ne parlait nullement de la vision béatifique transitoire, *per modum transeuntis*, qui, selon l'opinion de saint Augustin et de saint Thomas, fut accordée ici-bas à saint Paul. Il parlait, pour la rejeter, d'une *perception immédiate de Dieu*, qui, selon le P. Poulain et Mgr Farges, serait *essentielle à l'état mystique* ou tout au moins à la contemplation mystique *et constituerait sa différence spécifique avec l'ascétique* (2). Il ajoutait que les textes de saint Thomas sur lesquels prétend s'appuyer cette théorie sont mal interprétés.

Or, le P. Arintero, dont la doctrine coïncide à peu près avec

(1) *Vie spirituelle*, mars 1921, p. 464, note 1.
(2) Cf. Mgr Farges, *Les Phénomènes mystiques*, p. 108.

celle de M. le Ch. Saudreau, en tout cas s'en rapproche certainement beaucoup plus que de la doctrine de Mgr Farges, montre très nettement que la perception immédiate de Dieu n'est pas essentielle à l'état mystique ni à la contemplation infuse, qu'elle ne constitue pas sa différence spécifique avec l'ascétique et qu'elle n'existe pas dans les grandes anxiétés de la nuit obscure, qui est pourtant un état mystique et qui comporte la contemplation infuse (1).

De plus, tout en admettant que, dans des états mystiques très élevés, l'âme perçoit *en quelque sorte* Dieu, il fait bien des réserves sur la perception *immédiate* admise par le P. Poulain et de nouveau par Mgr Farges ; il la trouve même suspecte d'ontologisme (2).

De fait, aucune vision inférieure à la vision béatifique ne peut nous faire connaître Dieu *tel qu'il est en lui-même, sicuti est.* Saint Thomas est formel sur ce point, Iª, q. 12, a. 2 : aucune espèce ou idée créée ne peut nous faire voir tel qu'il est en soi l'Être infini, comme le rappelait justement M. le Ch. Saudreau. Et il est impossible de voir tel qu'il est en soi *un attribut divin sans un autre*, comme le prouve nettement saint Thomas, IIª IIªᵉ, q. 173, a. 1 : le prophète ne voit pas l'essence divine.

Mgr Farges paraît oublier cet enseignement du Docteur angélique, dans son ouvrage *Les Phénomènes mystiques*, p. 98, lorsqu'il dit que, ici-bas, la connaissance mystique fait connaître Dieu *tel qu'il est.* L'expression *sicuti est* a un sens formel en théologie, qui ne se vérifie que dans la vision béatifique. En citant à la même page (note 2) un texte de saint Thomas où il est question de la *lumière de gloire*, Mgr Farges a cru par mégarde qu'il s'agissait d'une *espèce impresse* donnant une connaissance inférieure à la vision béatifique. C'est tout différent.

En outre, la perception immédiate de Dieu, qui selon Mgr Farges est essentielle à l'état mystique, n'est autre, selon lui, que celle que possèdent naturellement les anges (1) ; il devrait ajouter : et que conservent les démons. Or, selon saint Thomas, cette connaissance naturelle que l'ange a de Dieu et que conserve le démon, n'est pas à proprement parler *immédiate.* Saint Thomas, Iª, q. 56, a. 3, ne dit point qu'elle exclut l'*espèce expresse* (ou *verbum mentis*), mais qu'elle ne se fait pas par *le*

(1) Arintero, *Cuestiones misticas*, 2ª éd., 1920, p. 64.
(2) *Ibid.*, p. 63.

miroir des créatures extérieures à l'ange. Ce qui encore est tout différent. « L'ange, dit saint Thomas, connaît naturellement Dieu, en tant que lui-même (par sa nature angélique) il est une similitude de Dieu. Mais il ne voit pas l'essence divine, car aucune similitude créée n'est suffisante pour la représenter. Aussi cette connaissance angélique se rapproche plus de la connaissance spéculaire, car la nature même de l'ange est comme un miroir représentant la similitude ou l'image de Dieu. »

Enfin, nous ne saurions admettre avec Mgr Farges (op. cit., p. 108) que les *espèces impresses infuses* soient nécessaires ou essentielles à la contemplation mystique. Telle n'est pas la doctrine de saint Thomas. Elles peuvent se trouver dans des états mystiques supérieurs et être même requises pour *certaines révélations*, comme le dit le saint Docteur cité par Mgr Farges (op. cit., p. 96). Mais il importe de bien distinguer la *contemplation mystique* des *révélations prophétiques* : la première appartient à l'ordre de *la grâce sanctifiante* (grâce des vertus et des dons); les secondes, à l'ordre des *grâces gratis datae* : domaines tout à fait distincts. Cf. Iª IIæ, q. 111, a. 1, 4 et 5.

La contemplation mystique est *essentiellement surnaturelle* (quoad substantiam et quoad modum) et par là infiniment supérieure à la connaissance *naturelle* des anges et des démons, sans pourtant exiger des espèces infuses; c'est une lumière infuse spéciale qui fait sa surnaturalité essentielle. Il ne faut pas confondre le formel et le matériel dans la connaissance. Saint Thomas les distingue toujours, particulièrement à propos de la prophétie, IIª IIæ, q. 173, a. 2. Oublier, en le lisant, cette distinction qu'il a toujours présente à l'esprit, serait le lire bien matériellement et mal l'interpréter. Il parle formellement; c'est ce qui fait sa maîtrise et sa clarté.

N. DE LA R.

Un livre à méditer

A. LEMONNYER : **A l'exemple de notre Père**, traduction et commentaire du *De divinis moribus* attribué à saint Thomas d'Aquin. — In-18, 132 pp., Paris, Desclée, 3 fr.

Les mœurs de Dieu, ce sont ses perfections, mais non plus étudiées d'un point de vue métaphysique. Ici, le point de vue est psychologique, un peu comme dans la sainte Écriture.

On décrit les sentiments et les dispositions de Dieu, sa conduite. De cette façon, Dieu apparaît plus proche de nous, pauvres humains. A nos yeux il prend davantage la figure d'une personne véritable, réelle et vivante. Lorsqu'on a lu l'un ou l'autre des chapitres qui nous révèlent les traits de sa physionomie, « c'est comme si, au détour du chemin, nous nous trouvions soudain en sa présence. Souvent, Père, nous avions entendu parler de vous. Nous vous connaissions déjà, mais comme par ouï-dire; et nous vous aimions, mais comme une personne lointaine et distante. Vous voici, vous-même, cette fois, devant nous, si proche et si réel. Nos yeux ravis ne peuvent se détacher de vous, Père. Et comme il arriva jadis aux disciples d'Emmaüs, lorsqu'ils rencontrèrent votre Fils ressuscité, tandis que nous cheminons en votre compagnie, notre cœur est tout brûlant au-dedans de nous » (p. VIII.) Rarement livre de méditation a su conduire ainsi notre âme à ce simple regard d'amour sur Dieu où elle doit finalement se reposer, dans son oraison.

Et les résolutions fécondes naissent d'elles-mêmes. Comme vous êtes, Père!... Et comme je suis, hélas!... C'est pourtant le devoir d'un fils d'imiter son père. Et notre grand frère, Jésus, l'a dit : « Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait ». Tel est le sentiment qui prendra tour à tour des nuances diverses selon qu'il s'agira de la patience de Dieu, de sa justice, de sa miséricorde, de sa providence, etc.

Pour adapter aux âmes d'aujourd'hui ces pages anciennes, pour mettre en valeur ce trésor d'humble apparence, et surtout pour empêcher que des lecteurs non prévenus n'affadissent cette spiritualité thomiste en la ramenant à des pensées courantes qui ne la valent pas, le R. P. Lemonnyer a commenté chapitre par chapitre ce petit traité. Le commentaire est vraiment dans le ton du texte. Il prolonge saint Thomas en même temps qu'il nous le fait goûter. Par des passages de la sainte Écriture heureusement choisis, par des explications doctrinales plus amples, il précise les traits captivants de la divine physionomie et augmente singulièrement leur pouvoir d'agir sur nos dispositions afin de les conformer à celles de notre Père.

D. JORET.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † FELIX, episc. Forojul.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne).